GLOSSÔS



Thomas MUNIER

Un recueil de science-fiction folklorique

dédié à mon grand-père,
André MUNIER,

un fondateur de mon folklore personnel.

Un grand merci à ma sœur,
Claire MUNIER,
pour l'illustration de couverture.

CHAMP DES MATIERES

LE CHEVALIER DE PAILLE

« J'attends le Chevalier de Paille. »

Constance l'avait dit à haute voix alors qu'il n'y avait plus personne dans la maison. Son mari était à la moisson.
Assise dans le vieux rocking-chair de son grand-père, elle tricotait.
Le rythme lent des pendules comptait les heures. Des chats dormaient dans les canapés et sur les chaises en osier. Le coucou annonça deux heures. La chaleur montait par les fenêtres et repartait par la cheminée.
Constance était belle et son visage était si jeune et ses rides au coin des yeux étaient sans âge. Les tresses blondes lui faisaient une auréole d'or. Un visage de porcelaine en robe de dentelle. La clameur des bêtes par la fenêtre. Un coq défiant le jour.
Les chats courent dans la demeure dévidant une longue pelote qui ne connaît pas de fin. Le jour s'écoule si lentement, comme du plomb en fusion, dans l'étable les vaches tressautent pour se rappeler qu'elles sont en vie.

Constance depuis son séjour compte la ronde du monde dans le cliquetis des aiguilles. Dehors le ciel est un continent bleu. Nulle trace du Chevalier de Paille à l'horizon. Elle sait qu'il viendra. Viendra-t-il pour elle, viendra-t-il pour l'or lourd du blé, viendra-t-il pour l'appel des saisons ? Il viendra parce qu'il en est ainsi.

C’est écrit dans les ordinateurs couverts de napperons brodés, c’est écrit dans les tableaux au point de croix sur les murs, c’est écrit dans les rides des paumes des anciens.
« Alors j’attends le Chevalier de Paille. Je sais qu’il viendra. »

Les braises s’affaissent dans la cuisinière, ce sont des reliefs du midi qui achèvent d’embaumer la maison, comme autant d’histoires de faisans et de chasses et de pommes de terre comme des femmes impatientes et de potagers avec les petits esprits de la taille d’un mulot qui les hantent et le sang blanc des racines qui épouse la terre pour les siècles des siècles.

Constance repose son ouvrage, elle attend que c’en est douloureux, à l’étage une machine à coudre annone des psaumes et dehors dans les champs de foin les enfants courent à perdre haleine, ils courent dans le soleil et dans le peuple des coquelicots et des bleuets, ils courent à se perdre au cœur des collines et des granges abandonnées le théâtre du bois résolu à se flétrir et qui devient un château, un antre, un navire, ils courent pour échapper au travail qui les réclame, ils courent avant l’heure chaude de la traite et l’odeur du lait qui monte comme la voix de leur mère.

C'est l'heure endormie de l'après-midi, le grand-père rêve sur le fauteuil sous sa couverture en patchwork, sa pipe posée sur la table achève de se consumer et l'arôme monte, la respiration de la terre monte depuis les blés chauffés à blancs, les rires des enfants montent partis courir au loin ces cris et ces rires se heurtent au ciel.

A peine du dehors entend-on la rumeur des tracteurs et les lents reflux de leurs glissements anti-grav et leur carrosserie couverte de boue séchée qui tombe en croûte comme des petits continents.
Constance éteint la bouilloire qui siffle, elle la retire des plaques de cuisson avec leurs flammes bleues frémissantes et les chiffres et les signaux mourants. Machinalement, elle consulte sa montre à gousset, elle clique sur le buffet et sur les assiettes aux motifs d'angelus, sur le service à tasses fleuries, autant de liens hypertextes qui mènent à des images, des polaroïds fanés, des vidéos en super 8 de gamins qui rigolent, chambres à air de tracteur dans la mare, des canards caquetant, d'autres images plus vieilles encore, des arbres généalogiques et des portraits des anciens devant un bureau de poste, distillant la goûte dans l'alambic les cuivres étincelants où Constance voit son reflet alors que ce ne sont que des souvenirs, des portraits fanés comme les rameaux au-dessus de la porte, un mp3 rayé et des pixels en retraite.

La tisane est brûlante, de ce tilleul avec son goût unique qui a séché tout l'hiver dans cette remise avec des sacs de coquilles d'escargots, des cartons d'œufs et sa robe de première communiante, c'est la même tisane qu'elle faisait pour son arrière-grand-mère malade, des linges chauds et la rigueur du froid dans ce février de fin des temps, de cette fin des temps où le temps s'éteint sans un bruit juste parce qu'il n'a plus nulle part où aller. Son arrière-grand-mère et son visage un continent d'histoires et les lutins de maison juchés sur son épaule pour lui apporter leur dernière offrande, une feuille de laurier, un sucre, des herbes médicinales et tous les boutons de chemise que les chats avaient envoyés sous les buffets cette année-là.

Constance pleure doucement comme à chaque fois que le passé et le présent ne savent plus à quelle place ils doivent se tenir, comme à chaque fois que son mari est loin et qu'elle sait qu'il ne pense pas à elle, en bataille dans ces champs dont personne ne voit jamais le bout alors qu'elle son seul horizon ce sont les rideaux de dentelle et les portes marquées d'un épi de maïs et le lavoir et la fontaine dehors, lui il se bat contre des ogres à vent, contre le jaune du colza qui en meurt de tellement jaunir, contre le grain qui pèse sans mourir, contre la pluie qui n'est jamais là au bon moment parce que dans son

orgueil son mari n'a pas voulu payer de tribut aux fées des rivières et qu'en dernier recours il a fallu passer un pacte avec un grand escogriffe noir de chasseur de fées, il est parti dans les bois les débusquer dans le ventre des brochets dans leurs forteresses d'ajoncs sur le dos des rainettes ces petites fées espiègles qui sont belles comme les pages d'un almanach périmé, belles de ne servir à rien que de jouer avec le temps qui passe. Alors bien sûr on n'est pas fier de chasser ces fées mais l'escogriffe demande moins cher qu'elles ou plutôt il demande des choses plus simples, du vin rouge et des pièces de monnaie, les fées elles veulent être payées avec des pensées, avec des fleurs qui ont disparu il y a si longtemps que même leur nom ne sonne plus sur la langue, elles veulent être payées avec des cartes de tarot et des dés à coudre qui portent des marques de l'ancien temps où les hommes parlaient toutes les langues.

Alors la pluie a cessé qui pourtant tant pleuvait depuis presque un mois que les panneaux photovoltaïques étaient en berne, les silos crevaient de faim et les hommes piaffaient d'impatience dans les maisons comme des chevaux harcelés par les mouches, eux qui ne rêvaient que d'en découdre avec la terre.
Elle pleure doucement pendant les minutes qui lui restent avant de reprendre ses activités. « J'ai du linge à repasser. ».

Et bientôt quatre heures, il faudra bien taper sur le gros baromètre qui trône dans le salon comme un zinc de bistrot pour que son GPS intégré affiche les gamins et les appeler sur leurs oreillettes pour qu'ils rentrent pour le goûter avant que les lycanthropes ne les débusquent et ne les dévorent comme des tartines de chair très douces avec ce goût-là de la naïveté que les lycanthropes aiment plus que tout car il leur rappelle les bols de semoule les bassinoires dorées dans le lit et les grains de sucre roux sur le pain perdu du temps de leur innocence.

Le poste de Radio-CB verni diffuse des chansons pastorales et des grommellements de paysans. Petits portraits en camé qui clignotent le long du maillage du réseau social agricole, canevas de solitude aux trous épais ces petits portraits ce sont des tout petits points à des lieues de solitude absolue l'un de l'autre. Messages de parentés lointaines petites litanies et réclames pour des bouillies herbicides.

Constance a sorti une boîte de biscuits rouillée. Elle porte des symboles cabalistiques tracés au charbon. Constance se dépêche, elle entend sa mère faire craquer les lattes du parquet à l'étage. Elle doit être en train de découper des légumes pour la soupe du soir, celle qu'on mangera autour de la grande table avec le mari,

les enfants, les aïeux, devant la télévision une autre sorte de boîte, qui ne diffuse que des autres images d'autres campagnes des tornades à des continents d'ici qui sont les mêmes tornades que chez nous, des granges des vaches et des armoires à vaisselle emportées dans la gourmandise des géants de l'orage, de ces géants qui se forment quand l'été est trop mûr, qui sont tout assommés de chaleur et lourds de leurs ébats.

Constance hésite à rompre le sceau. Elle a très envie de revoir ce qui est dans la boîte. Mais elle veut rester prudente. Cette prudence qui a toujours manqué à sa famille, ce besoin sauvage de vivre sans se préoccuper des dangers, elle en a des dizaines d'exemples, son oncle qui défiait des élémentaires dans des rodéos sur des taureaux démoniaques, les gamins qui traversent la route presque sous les roues des tracteurs, les gamins tellement tellement imprudents que les méchants gnomes entraînent dans des jeux de cache-cache sous la robe d'un rotovator, et puis sa propre sœur elle était tellement gorgée de vie, une fusée, un torrent, tous les garçons étaient tellement amoureux d'elle qu'autour d'elle c'était la même folie que le soir de la Saint-Jean, son cœur c'était comme la plus belle des chavandes de bois, elle était si belle et elle ne demandait qu'à brûler. Et vraiment lors de ses soirs-là de la Saint-Jean les hommes étaient tellement fous d'elle qu'il y avait des langues de feu qui couraient partout sur les

hommes et les choses. Sa sœur, il fallait qu'elle fasse des virées en quad dans les pâtures pour impressionner les garçons. Il fallait qu'elle soit sourde aux avertissements. Il fallait que le quad dérape.

Mon Dieu, ô mon Dieu, sa sœur Constance ne la voit plus que le jour de la Toussaint, quand elle va jeter de l'eau bénite avec les Anciens, dans ses cimetières qui sont au bout des champs, si loin, ses cimetières avec leurs feux follets et les portraits qui hochent la tête et sourient sur les pierres tombales comme pour demander pardon.

Constance griffe la boîte à pleins ongles, elle sait que sa mère peut descendre avec la soupière d'une minute à l'autre, mais elle ne peut plus retenir ses larmes.

Faut-il que tous les hommes soient fous sur ces terres ? Il y a trop de terres et pas assez d'hommes, ils ne savent plus quoi faire, les gens ont des cadastres avec des milliers et des milliers d'hectares, ils ne savent même plus où sont les champs ni même comment le maïs arrive à pousser sans que personne ne fasse rien pour ça, ça les rend fous de compter ces hectares et ces hectares et ne pas se souvenir depuis combien d'années ils ont croisé un étranger sur la route, et pourtant ils continuent de se battre pour ça,

à coups de notaires, à coup de mauvais œil et à coup de fourche, pour avoir les hectares des voisins, pour avoir plus de travail que le voisin, pour en ployer sous la tâche tant et si bien que ça ne sert à rien au final sinon garder la face, la terre est trop grande, elle est trop vide, les hommes sont fous, ils sont fous de manger de l'ergot de seigle, ils dansent la danse de Saint-Guy, ils se gavent des malédictions comme si c'était un festin, d'avoir des Feux de Saint-Elme en soi, d'avoir des monstres dans la tête, d'avoir la raison en jachère.

Même cette maison est folle, ô mon Dieu. Elle est si grande, Constance ne sait plus si elle en a jamais visité toutes les pièces, et puis ces pièces ne sont que des passages, tu ouvres une porte c'est comme si tu ouvrais la porte d'un monde, il y a tellement de souvenirs et d'égrégore, c'est comme si la maison avait poussé autour d'un arbre généalogique, comme si le papier peint n'était que la tapisserie des tragédies familiales, comme si les oreilles du mur avaient entendu tant et tant d'histoires qu'ils ne savaient plus, comme si les murs parlaient, les vieux coffres et les tableaux et les greniers ils parlent tous entre eux sans faire attention aux vivants.

Constance pense à son mari qui lui, doit être en train de penser à ses hectares. Avant qu'il ne l'épouse, il avait une amoureuse qu'il a dû

éconduire pour elle parce que sa famille n'avait pas de terre. C'était une fille aux yeux noirs, aux cheveux noirs, aux mains noires. Elle avait les mains jointes à l'église le jour du mariage, et elle a regardé Constance tout le temps, ses yeux c'étaient des clous, des clous de haine.

Et puis elle est partie dans le train qui amène les stocks de céréales au spatioport, elle est partie à cause du chagrin mais elle est aussi partie parce que c'était une sorcière et qu'on l'aurait brûlée sur la chavande, au prochain feu de la Saint-Jean. Elle parlait toutes les langues, quand elle était enfant les gens pensaient que c'était un ange, ils lui ceignaient le front de couronnes de marguerite et de boutons d'or et lui demandaient de bénir les veaux des animaux si frêles avec tout l'amour du monde dans leurs yeux pour qu'ils courbent l'échine et acceptent la mort au nom de Dieu créateur du ciel et de la terre et de toute chose qui y vit, mais en fait ça a dû lui tourner la tête, elle entendait les apôtres parler dans sa tête, dans toutes les langues des anciens continents.

Et maintenant elle est partie dans le train et juste après ça une invasion de sauterelles a couvert tout le ciel, et elles ont tellement tout dévasté qu'il n'y a pas eu de récolte dans la région pendant sept ans.

Elle avait des grands pouvoirs et personne ne lui disait comment s'en servir les gens disaient amen ils lui apportaient les pauvres vieilles avec des eczémas à guérir, ils lui demandaient d'envoûter des fontaines et de domestiquer les diables qui naissent dans les cercles de cultures mais personne ne lui a dit que tout ce qu'il y avait en elle, c'était juste de l'égrégore, c'était en quelque sorte de la haine et du sexe et la folie des ancêtres il n'y avait rien de bon là-dedans ni pour elle ni pour personne.

Alors elle est partie par le train mais avant elle a eu le temps de se venger.

Constance se décide enfin à ouvrir la boîte. A l'intérieur, enroulé dans des pages de missel encore mouillées d'eau bénite alors que ça fait si longtemps, il y a un tubercule avec sur la tête des cheveux ce sont ceux de Constance et une bague c'était sa bague de fiançailles qu'elle avait cherchée partout. Ce tubercule, c'est le voult, le symbole de l'envoûtement. Cette poupée c'est la sorcière qui l'a faite et l'a cachée dans la chambre des mariés et cette poupée c'est Constance qu'elle représente. Quand ils l'ont retrouvée, le désenvoûteur a dit qu'il fallait la brûler mais pour Constance c'était déjà trop tard alors elle l'a faite circonscrire dans cette prison de fer-blanc et de bondieuseries.

Cette poupée elle a un clou rouillé planté dans le ventre, ô mon Dieu, Constance, dans ton ventre.

La terre est vide de ses hommes et pourtant elle n'est pas assez grande pour accueillir toute la peine de Constance, et toutes ses larmes et ses larmes et ses larmes, l'enfant ô mon Dieu son premier enfant, le seul et le vrai enfant de l'amour, cet enfant qui est mort dans son ventre percé par le clou, ô mon Dieu et personne personne personne n'a voulu admettre que ce n'était pas de la faute de Constance si l'enfant est mort dans son ventre et jamais au grand jamais tous les enfants qui ont suivi n'ont pu remplacer celui-là, qu'encore aujourd'hui elle entend jouer dans les pièces, oui toutes les pièces de cette maison qu'elle n'a pas eu l'occasion de visiter.

Mais il se fait tard déjà les enfants sont rentrés, ils se bousculent autour de Constance, qu'as-tu maman ? non ce n'est rien, prends ton chocolat il va refroidir, il fait trop chaud dehors vous êtes tout en sueur vous irez vous changer après la traite arrêtez de vous chamailler bon sang restez un peu calmes papa va arriver.

Il arrive enfin son mari, il enlève ses bottes, il lui fait une bise distraite et il s'assoit dans le fauteuil avec son café qui l'attendait. Il se

plaint que le chantier est loin d'être terminé, il faudra se dépêcher de finir, l'escogriffe a dit que les fées de la rivière se cachaient et qu'elles allaient refaire pleuvoir pour se venger. Il lui demande si elle a passé une bonne journée sans attendre la réponse il tire vers lui la table de contrôle roulante en bois de merisier et renseigne son système d'information géographique, des hologrammes de champs de blés blonds comme les cheveux de Constance dont il a oublié la beauté, des hectares et des hectares et des hectares à perte de vue, sur des plateaux des collines, des vallées, les cours d'eau qui serpentent, les ombres des oiseaux qui survolent le pelage du seigle et du maïs, les tracteurs et les routes de terre qui n'en finissent plus de creuser l'horizon, et son mari note les rendements, les surfaces, les noms des ouvriers du chantier, les charges, les dépenses de fuel et de champ antigrav pour les tracteurs. Les gamins non plus ne font plus attention à Constance, ils jouent avec la tablette ce ne sont que des jeux agricoles, ils sont si petits ils sont déjà comme leur père, ils sont leurs père juste sans la moustache, juste blonds et babillards, ils ont juste encore un peu d'amour dans le corps qui fait qu'ils ne sont pas encore exactement comme leur père, mais ils seront fiers de verser cet amour dans la terre pour accomplir leur destin.

Déjà ils sont repartis pour la traite, avec la mère qui va se plaindre de ses rhumatismes, pourtant sans ses rhumatismes, elle ne pourrait pas prévoir qu'il va pleuvoir demain soir, elle ne pourrait pas savoir tout ce qu'elle sait, la divination par les rhumatismes c'est quelque chose, ça réagit au cours du grain, au prix des engrais, aux maladies des bêtes, ça sert même à prédire les dates des prochains enterrements et puis aussi les bonnes auspices pour les baptêmes et si il y a un troll caché dans la réserve de paille, en fait çà marche parce qu'ici-bas toutes les choses sont attachées les unes aux autres et il suffit de tirer par un bout pour voir venir le reste et la mère c'est par le bout des rhumatismes qu'elle tire.

Et Constance prépare le repas en silence elle découpe le poulet, elle étale la pâte pour la tarte avec les toutes premières cerises et puis enfin ça a été la nuit un gouffre comme toutes les nuits, un puits de silence avec tous ces bruits de la ferme et de la nature et les grillons et les êtres des étangs et des granges qui s'éveillent, rien de lumière, à peine les signaux des éoliennes, un halogène qui s'allume dans une cour de ferme pour un cochon qui s'évade, une moissonneuse qui tourne aux phares dans le lointain et tout là-haut les étoiles qui se souviennent à peine de la terre, un abîme qui permet de mesurer la gigantesque taille du monde.

"Cet après-midi on aura fini la moisson.", dit le mari au grand-père sur la table du petit-déjeuner, le grand-père qui prend son café et son fromage des heures après s'être levé aux aurores pour donner à manger aux lapins et chasser les pixies des champs de pommes de terre, le grand-père il approuve il sait que ce soir ce sera une pluie comme dans l'ancien temps le temps où il vendait des semences de toutes les plantes dans sa camionnette à travers l'infini des terres, à des paysans qui avaient la peau mate et le langage à l'envers, le grand-père il les comprenait à cette époque il fallait savoir parler toutes les langues quand on était commerçant, aujourd'hui, il s'en souvient encore un peu de toutes ces langues, c'est pour ça qu'il marmonne tout le temps quelque chose, il ne parle pas tout seul, mais il ne parle pas pour toi, il parle pour tous les fantômes qui sont autour de lui et qui sont morts pour tous les autres gens.

"Qu'est-ce que tu vas faire aujourd'hui Constance ?", demande le mari.

"J'ai du linge à repasser."

Le mari il en demande pas plus et il se lève car c'est l'heure de retourner au chantier des moissons.

Et puis toute la journée passe là-dessus, Constance n'en peut plus d'attendre.

"J'attends le Chevalier de Paille."

Enfin il est de nouveau quatre heures c'est l'heure la plus chaude de l'après-midi, du magma coulé partout dans les maisons dans les fermes, sur la paume brûlante de la terre.

Les enfants arrivent dans la maison en se chahutant. Constance ne les a pas appelés mais ils sont venus quand même car les moissons ça les rend tout chose c'est une période c'est comme si des centaines de mouches les piquaient en même temps, ils ne tiennent plus en place, ils sont pris d'hallucinations, ils attendent que les adultes les recadrent mais peine perdue les adultes sont encore plus grisés et délirants qu'eux à cette époque.

Ils se ruent dans la maison parce que Constance avait promis, juré, craché, de les amener dans la camionnette du grand-père voir la fin du chantier de la moisson.

Constance ne les a pas attendus elle est partie avec la camionnette dans un sillage de poussière. Les enfants rouges de cris et de pleurs ils louperaient le spectacle pour rien au monde, toujours en braillant ils courent dans les traces de la camionnette pour atteindre le chantier.

Les champs ont été tondus à blanc, il n'y a plus que les chaumes sur le sol sec comme le visage du grand-père. Les moissonneuses manœuvrent encore avec les tracteurs autour comme des enfants turbulents, dans un grand souffle de vent et d'antigrav, d'ailleurs des fois on dit que les tornades, c'est provoqué par les chantiers de moissons des dieux.

La camionnette roule à vive allure, elle s'engage dans le champ avec des cahots pas croyables puis elle cale net, Constance descend et court vers les moissonneuses en tenant sa robe.

Le vent avec la paille dedans part dans tous les sens, il donne des baffes de chaleur. Pourtant on l'entend à peine, tant il est couvert par le bruit des rotors, des moteurs, des hommes qui crient.

Les gamins ils ont couru assez vite, ils crient à ce qu'ils voient, ils sont tellement émerveillés tout en courant, le petit dernier trébuche, il tombe dans les ornières la tête la première, personne ne l'attend, il se relève en pleurant, la gueule en sang, mais bientôt à ce qu'il voit, il s'arrête de brailler, il ouvre une bouche comme un œuf de vide.

Au-dessus des moissonneuses chargées à bloc de grain, des dizaines d'astronefs, des remorques de métal volant couleur ocre avec des reflets d'acier comme des soleils de contrebande, les pales de leurs hélices pour le vol atmosphérique qui font monter le vent en tornade, en bas tous les doigts qui pointent vers les vaisseaux, les casquettes qui s'envolent, les cigarettes qu'on rallume avec acharnement sous la cisaille du vent, la paille qui voltige là-dedans comme un essaim.

Une rumeur de tonnerre qui fait trembler les fondations mêmes de la terre, les gigantesques barges de récolte qui descendent toujours plus bas, et les navettes qui filent en rase-mottes autour. Les paysans ivres de ce spectacle, les gamins comme pantelants de stupeur. La paille vole dans tous les sens. Des grappes de sol s'envolent et ricochent contre les pales, tout le monde prend subitement froid sous l'ombre d'un gros porteur.

Constance est auprès de la moissonneuse, elle attend, elle attend, elle attend, le Chevalier de Paille. Le mari, il est à quelques mètres, il se doute que Constance n'est pas dans son état normal mais il ne sait pas comment réagir. Il n'a jamais su.

Dans son grondement sonique à pulvériser les tympans, les gros porteurs descendent le plus bas possible, leurs rayons anti-grav couchent les arbres et les bocages et font refluer l'eau des étangs sur les routes. Ils connectent leurs tuyaux aux moissonneuses. Ils aspirent le grain, les milliers et les milliers de tonnes de grain que la terre a portés si patiemment.

Et enfin il vient se poser, juste devant Constance, écrasant et brûlant les chaumes de blé sous lui, un énorme mecha qui surplombe les moissonneuses de sa masse ; un majestueux mecha de couleur ocre avec des bannières et des oriflammes et des forêts de paille dans toutes ses articulations ; un seigneur des moissons avec toute la suprématie de l'acier et du vent ; une armure agricole ceinte d'un heaume de contrôle qui est une nef de vitraux ; à l'intérieur un homme qui est le maître de ces hectares et de ces hectares et de ces hectares qui vient récolter le blé des derniers hommes de la terre pour nourrir la multitude des nations qui sont parties vivre dans les étoiles et qui parlent toutes les langues et qui vivent toutes sortes de vies dans la majesté et dans la suprématie des étoiles et qui ne se souviennent pas des quelques hommes qui se sont sacrifiés en restant sur Terre pour nourrir les hommes des étoiles.

Constance est au pied du Chevalier de Paille. Elle tend ses mains jointes. Le vent dénoue ses tresses et ses larmes.

"Chevalier de Paille ! Je t'ai tant attendu, tant attendu, tant attendu !"

"Emmène-moi avec toi, dans les étoiles ! Emmène-moi, je t'en supplie !"

"Emmène-moi !"

"Je t'en supplie..."

Mais l'homme dans le heaume du Chevalier a secoué la tête. Il avait l'air tellement désolé. Il a actionné les commandes et le Chevalier s'est hissé dans l'espace, et avec lui tous les gros porteurs se sont élevés, repus de blé.

Et ils sont tous partis dans un tonnerre assourdissant, laissant là Constance, à genoux, dans la terre nue et brisée, Constance, seule, le cœur charrué, désespérément seule au milieu des autres, son mari, ses enfants, les paysans, les derniers hommes qui avaient accepté de se sacrifier pour la terre.

COLONIES

Les profondeurs de ce monde aquatique étendaient leurs eaux vertes à perte de vue. Des lamelles de lumière filtraient de la surface lointaine et jouaient sur la peau translucide de Janvier. Janvier était un Moissonneur, de la quatorzième génération, membre de la Colonie venue conquérir ce territoire. Comme tous ces congénères, il était de forme ovoïde. Une couronne de fins tentacules cerclait son corps mou, grâce auxquels il se déplaçait avec une extraordinaire célérité. A travers sa peau on voyait ses organes se mouvoir lentement.

L'eau se déversait en lui par flots incessants à travers un orifice frontal qui s'ouvrait et se refermait en alternance avec un orifice arrière qui la rejetait. Son liquide interne se renouvelait ainsi sans cesse sans que le trop-plein d'eau fasse éclater son enveloppe.

Avec sa grande et profonde bouche, Janvier gobait les masses carbonées en suspension. Cette nourriture se retrouvait dans des outres internes remplies de fluide gastrique.

Parfois, des renflements se formaient spontanément à sa surface et propulsaient des déchets à l'extérieur.

En dessous de lui, à des distances vertigineuses, un prodigieux assemblage de matière organique en décomposition dégageait des colonnes de produits de fermentation. La croûte du sol se détachait en plaques jaunâtres sous lesquelles les Moissonneurs s'accumulaient en foules innombrables. Ils consommaient le colosse terrassé à une allure effarante.

Ces quelques centaines de vestiges végétaux avaient formé un oasis de vie et d'abondance. La Colonie l'avait aussitôt repéré.

S'étendre, conquérir de nouveaux territoires. Repartir une fois leurs ressources totalement épuisées. Tel était le destin des Moissonneurs.

Leurs ancêtres avaient fait de formidables voyages avant eux. Ils avaient découvert des horizons insoupçonnés. Jamais ils ne s'étaient arrêtés, depuis des millions d'années d'histoire. Car parmi tout le vaste espace exploré, jamais aucune place n'avait fourni de réserves en permanence. C'était l'éternelle migration d'un peuple à la poursuite de la survie.

L'exploitation des carcasses abyssales devrait les occuper pendant un certain temps. Mais un jour la Colonie les aurait totalement assimilées et il faudrait reprendre la route.

Les Moissonneurs étaient nomades. C'était leur fatalité, leur philosophie.

Une cinquantaine de ses congénères le rejoignirent. Sublime ballet de tentacules enchevêtrés. Janvier se mêla à eux. Une fureur de dialogues chimiques se déchaîna alors entre eux. Le territoire était une vraie mine de nourriture mais s'appauvrissait en oxygène. Il était impératif d'en trouver. Une cheminée de gaz fermenté remonta jusqu'à eux. Elle provenait d'une immense colonie de Brouteurs qui s'affairaient en bas. Ils étaient en compétition avec les Moissonneurs. Ceux-là n'avaient pas besoin d'oxygène. Ils risquaient de supplanter la Colonie.

Soudain, ils heurtèrent un gigantesque ban de Brouteurs qui nageait en sens inverse. Les petites créatures qui vinrent percuter les Moissonneurs étaient en forme de brique. Leur écorce dure et épaisse était ciselée de motifs intrigants. Janvier en avala deux. Il ne faisait que récupérer son dû : la nourriture dont les Brouteurs les avaient spoliés sur les carcasses abyssales.

Une fois les choses inférieures dispersées, les Moissonneurs entamèrent une nage rapide en quête d'oxygène. A l'unisson, ils fendirent la mer

de milles arabesques d'écume, tracés à toute vitesse par leurs tourbillons frénétiques. Leurs capteurs cherchaient à travers l'infini liquide. Désespérément. Bientôt, ils trouvèrent.

De l'oxygène.

Un extraordinaire gisement d'oxygène.

A quelques ondulations de nage d'eux, une épave titanesque glissait dans l'eau sur un rythme fantomatique. Un inextricable réseau de galeries perforait sa substance blanche et spongieuse. Des filets de Brouteurs en partaient en tous sens.

La patrouille se scinda en deux. Une partie alla prévenir la Colonie. L'autre, où s'était intégré Janvier, partit explorer.

Le labyrinthe de l'épave était un univers macabre et hostile. Cependant, l'existence de grosses bulles d'oxygène, piégées dans les anfractuosités des parois, les enhardissait. Un groupe de Moissonneurs s'attela à la collecte du précieux gaz. Ils l'ingéraient à travers les bulles et le stockaient dans leurs organes de réserve.

Partout au sein de la construction spectrale, on rencontrait des fossiles d'une espèce biologique que les Moissonneurs nommèrent les Troglodytes.

De robustes rhizomes ancrés aux murs des alvéoles et galeries de l'épave portaient des bouquets de trois grandes tiges surmontées d'une tête globuleuse.

Toute leur civilisation avait péri. Certainement des continentaux qui avaient succombé à l'engloutissement. Quelques Moissonneurs grouillèrent autour d'une tête avant de finalement abandonner leur proie. Trop volumineux. Pas très comestible.

Les Brouteurs s'en chargeraient.

D'ailleurs, tout un régiment de ces briques vivantes commençait à s'enrouler autour des tiges. Leur invasion, plus rapide que celle des Moissonneurs, avait déjà saturé quelques parois. Dans la plupart des conduits principaux, les Brouteurs nageaient en bans désordonnés, gênant les Moissonneurs dans leur avancée.

Après avoir repoussé une bonne partie des Brouteurs, la patrouille entreprit de visiter la totalité de l'épave. Avec une cinquantaine de ses compatriotes, Janvier fut envoyé dans les canalisations inférieures de l'édifice. Un cortège de six Moissonneurs le doublèrent. Ils filèrent en avant vers des méandres encore classées terra incognita.

Ils avaient bien progressé à l'intérieur de l'épave. Très peu de lumière leur parvenait maintenant.

La patrouille avait freiné. Tous les capteurs étaient hérissés à la recherche d'oxygène. Les éclaireurs s'engagèrent dans un couloir particulièrement sombre.

Soudain, sans bruit, sans heurt, sans prévenir aucunement, une forme bondit sur le Moissonneur de tête !

C'était un gros animal sphérique. Il l'attrapa grâce aux longs et nombreux tentacules garnissant l'avant de son corps. Il apposa sa trompe cylindrique et rigide contre la peau de l'infortuné. En l'espace d'une seconde, dans une spirale de souffrance et de succion, il l'avala entièrement !

Il se tourna aussitôt vers le reste de la patrouille. Avant que quiconque ait pu esquisser le moindre geste, il en aspirait déjà un autre.

Tout à coup, sortant des tunnels où ils s'étaient caché, une horde de ses semblables se jeta sur les Moissonneurs. Janvier évita de justesse leurs tentacules et s'enfuit sans demander son reste.

Des Carnassiers ! Ils étaient de retour ! Les terribles prédateurs étaient aux trousses de la Colonie depuis des générations. Elle leur échappait toujours un temps mais ils revenaient toujours à la charge pour opérer leurs prélèvements meurtriers. Si les Moissonneurs changeaient de territoire lorsque les ressources végétales étaient épuisées, les Carnassiers changeaient de territoire en laissant derrière eux un vaste sillon de désolation et de carnage !

Prévenir, prévenir la Colonie de l'arrivée de l'ennemi…

Janvier nagea aussi vite que ses tentacules grêles le lui permettaient. Il projetait des gerbes de Brouteurs effarouchés sur son passage. Derrière lui, une terrifiante valse de cheveux enroulés indiquait que les Carnassiers étaient en plein festin. Il nagea sans réfléchir à travers les nœuds fibreux de l'épave, dans ses entrailles intimes, ses gouffres, ses cavernes et ses vaisseaux mousseux, jusqu'à stopper un instant.

Il était seul.
Il était perdu.

Il ne devait pas céder à la panique. Il… Bon sang ! Que pouvait-on faire quand on se retrouvait séparé de la Colonie ? C'était pire que la mort !

Il se raidit alors. Une odeur subtile lui parvenait. Il absorba un produit en suspension dans l'eau par une des cavités ouvertes spontanément sur son corps.

Une émission chimique de Carnassier.

L'un d'eux était parvenu à la suivre jusqu'ici. Sa silhouette exécrable se dessinait dans le passage qu'il venait d'emprunter !

Il fit volte-face. Nouvelle agression chimique.

Un autre Carnassier lui bloquait la retraite.

Les deux bêtes accélérèrent dans sa direction.

Non ! Janvier ne finirait pas ses jours dans la panse d'un Carnassier !

Il s'enfila dans une cheminée qui s'ouvrait en haut de lui, vers d'autres corridors. Les Carnassiers entrèrent en collision.

La première surprise passée, l'un d'eux tenta de la rejoindre. Impossible ! Il était deux fois trop gros ! Il ne passerait pas !

Mais à son plus grand effroi, le Carnassier se tortilla, s'allongea, se déforma, pour finalement parvenir de l'autre côté.

Janvier s'éclipsa sans se faire prier. Le monstre affamé lui succéda aussitôt.

Il glissait dans l'eau avec une rare vélocité. Mais le Carnassier battait des tentacules avec une large amplitude. Il ne perdait jamais de terrain.

Ils regagnèrent ensemble les salles principales proches de l'extérieur, aux cloisons foisonnantes de Troglodytes. L'endroit était vide d'autres Moissonneurs et Carnassiers. Seuls les Brouteurs garnissaient la place de leur vie exubérante.

Janvier allait bientôt mourir de fatigue. Il se donna une dernière impulsion et partit comme une comète vers une chambre supérieure.

Le Carnassier s'engouffra à son tour dans l'amphithéâtre. Mais au milieu de la forêt de Troglodytes, il n'aperçut pas Janvier. La concentration de Brouteurs était prodigieuse dans cette zone. Le Carnassier en eut vite assez qu'ils s'empêtrent dans ces tentacules. Il s'éloigna à contrecœur, ruminant sa défaite.

Une tête de Troglodyte éventrée remua. A l'intérieur, Janvier se dégagea d'une masse de spores brunes et craquelées. Il sortit de l'épave et vogua en direction des champs de nutrition où le reste de la Colonie l'attendait.

En chemin, il ne rencontra pas un seul membre de la patrouille. Peut-être étaient-ils déjà partis. Ou peut-être avaient-ils tous été dévorés...

Quand il parvint au large des carcasses géantes, il fut surpris par la moindre abondance des colonnes de fermentation.

Il se posa sur une carcasse et partit rejoindre ses frères.

Quelle ne fut pas sa terreur quand il les découvrit ! Ils étaient tous immobiles et flasques, gisant par centaines sur le fond. Un Mol arpentait le charnier. L'étrange animal granuleux avançait en déformant sa masse, rampant misérablement. Ses extensions organiques englobèrent un cadavre de Moissonneur, en arrachèrent la moitié, engloutie sous ses bourrelets pour être digérée.

Voilà ce qu'était devenue la Colonie ! Un énorme ossuaire abandonné aux Mols nécrophages ! Des brumes vertes et brunâtres montaient de partout et polluaient l'eau.

Janvier suffoqua, peina, mais finit par s'habituer aux émanations putrides.

Il comprit.

La Colonie avait accumulé des monceaux de déchets depuis son installation. Elle s'était empoisonnée elle-même. Janvier maudit ses camarades d'avoir été aussi inconscients. Ils l'avaient laissé seul, ils l'avaient privé de toute raison de vivre. Pourtant, il ne pouvait mourir. Il venait de se découvrir une exceptionnelle résistance aux exhalaisons nocives des détritus.

Il parcourut l'espace autour de lui. Les Brouteurs s'étaient raréfiés. Ils se traînaient, lamentables, sur la terre brisée. Certains ne bougeaient presque plus. Janvier assista à un spectacle abject. Un Propagateur s'en prenait à un Brouteur. La vermine, vingt fois plus petite que lui, avait une tête polygonale prolongée par une embouchure cylindrique. Au bout de celle-ci, un pied hexagonal portait de frêles doigts articulés. Il plaça sa palette à la surface du Brouteur. Avec un bruit douloureux, il enfonça son tube contaminateur dans la chair de sa victime, y déversant son unité de vie minimale. Sa carapace morte se décrocha, et le Brouteur, encore inconscient du travail de mort qu'entamait l'unité de vie minimale du Propagateur, glissait vers le reste du troupeau.

Quelle erreur ! Il ne faisait qu'apporter l'infâme maladie à sa famille ! En effet, ça et là, des Brouteurs explosaient dans des gerbes de substance vitale mutilée. Fabriqué sous hypnose par le corps du Brouteur même, il sortait de la bouillie tout un essaim de Propagateurs prêts à perpétuer le travail morbide de leurs pères !

Ecrasé par le désespoir, Janvier erra à travers les champs de nutrition pendant des heures. Le désert de mort qu'il traversait le persuada que l'éperdue fuite en avant de sa race était vaine et absurde. Elle était condamnée au trépas.

Soudain, une créature se profila devant lui. Un Moissonneur vivant ! Avril était une autre rescapée résistant à la pollution corporelle de la Colonie. Ils se racontèrent leurs expériences par signaux chimiques. Ensuite ils restèrent longtemps prostrés en signe de leur deuil illimité. Avril était de type sexuel compatible. Ils devaient oublier leur désarroi et accomplir leur devoir envers la Colonie. Janvier développa un long appendice qu'il joignit au corps frémissant d'Avril. L'échange des sacs héréditaires se fit avec une langueur de noces universelles. Puis les deux êtres se retirèrent. Après cette fusion, Janvier ressentit un total bouleversement de son identité.

Ses organes se lancèrent dans une sarabande métabolique effrénée, son esprit se sépara en parts égales, avec des déchirures incommensurables.

La masse de Janvier se creusa puis se fendit, pour se diviser en quatre êtres identiques. Les enfants de Janvier roulèrent vers une crevasse de la carcasse végétale. Ils s'y blottirent et commencèrent à fabriquer les différentes strates d'une épaisse cuirasse. Cachés à l'intérieur de ce refuge, ils hiberneraient le temps qu'il faudrait. Une fois les abysses dépollués, ils briseraient leur cocon et leurs descendants régénéreraient la Colonie…

Pour des millions d'années !

Distribution :
Les Moissonneurs : animaux unicellulaires appelés Paramécies
Les Brouteurs : bactéries de fermentation
Les Troglodytes : champignons microscopiques de type Rhizope, encore appelés Moisissure du Pain
Les Carnassiers : animaux unicellulaires de type Didinium
Les Mols : animaux unicellulaires appelés Amibes
Les Propagateurs : virus s'attaquant aux bactéries, appelés Bactériophages

Décors :
L'Océan : la flaque d'eau dans la chaumière
Les Carcasses Abyssales : les grains de blé
L'Epave : le morceau de mie de pain

LA COLLISION ET L'AUBE

La nuit planait sans peser sur la cité de la Grange. Les tours calmes des silos reflétaient leurs regards de verre au loin. Le métal des passerelles et des plates-formes brillait d'une lueur sauvage. Le vent ne portait aucune rumeur des champs en contrebas. Il fit frissonner Barnabé, avant que sa combinaison régulatrice ne lui injecte sa chaleur maternelle.

Il considéra Fernand, son compagnon. L'humain était aussi grand et fort que lui. En réalité, tous les humains se ressemblaient. Les mêmes combinaisons orange, les mêmes crânes chauves, une flamme identique à peine contenue par leurs yeux. Le métier de garde permettait de vivre la nuit, de contempler la clameur éperdue des étoiles au firmament, la chaîne des systèmes où une énergie formidable se condensait. Il avait intégré la patrouille une semaine auparavant, à la suite de son stage de réapprentissage mensuel. Sa mémoire avait en partie occulté ses anciennes compétences. Dorénavant il connaissait tout de la guerre, de la discipline militaire, et de l'aide à la population.

Il en remerciait encore la Mère...

Elle était la psyché unifiée des humains, savoir et persévérance communs conservés dans la même entité depuis des millénaires. Souvent,

le peuple entier se reliait à elle et la prière commençait, d'une ampleur inouïe, élan pur vers l'extase, la poitrine soulevée par l'amour...

Il avait des flashs de son métier précédent de fermier. Grâce à l'effort psychique de toute la cité, la Mère les propulsait dans les airs, il volait jusqu'aux champs continentaux à des centaines de kilomètres de là, euphorique comme si trop d'oxygène envahissait ses poumons ! Tout lui revenait, les odeurs des céréales en expansion, le toucher insolite des lichens, l'immense étendue où s'allongeaient leurs frères les végétaux. La symbiose sacrée durait depuis des éternités. Les humains de la Grange fournissaient aux plantes tous les nutriments physiques et psychiques utiles. En retour, celles-ci les approvisionnaient en énergie issue de la photosynthèse et de la psychosynthèse. Les végétaux puisaient dans l'égrégore, la force mentale, en particulier les rêves. Au réveil, le souvenir de vos songes était toujours dissipé, car leur densité avait été absorbée. Cette union était juste.

Jamais les végétaux ne les avaient trahis.

La réflexion le mena naturellement aux Horlas. Ils occupaient les neuf dixièmes de la planète, massés aux frontières du Territoire humain. Les Horlas étaient les Animaux,

les Régressifs et les Etres sans âme. Aucune raison coordonnée ne les habitait. Ils se lançaient vers l'avenir en aveugle, livrés à leurs instincts terribles. Les yeux de Barnabé se révulsèrent en les imaginant. Ces torrents de prédation, de rage et de haine. Ils les épiaient depuis leurs tanières. Attendant l'occasion propice pour se ruer à l'assaut de l'humanité.

Le crime et la perversion n'existaient pas à la Grange. Ils vivaient en totale harmonie. La Mère les enlaçait, les protégeait de tout péché, de la naissance jusqu'à la mort. Ses pulsations accompagnaient vos souffles, conseillaient votre conscience. Avec elle, tout le peuple était présent pour vous guider. Le bonheur de Barnabé était profond, intégral, impérissable. Il buvait la liesse de ses frères jusqu'à la lie.

La Garde avait été créée à cause des Horlas. Leurs incursions se faisaient rares mais la vigilance ne devait jamais se relâcher.

Depuis déjà huit heures, la nuit imprégnait tout et faisait glisser des fantômes sur les parois des silos. En cette saison, l'obscurité s'installait dans les régions tropicales pendant vingt-quatre heures. Toute l'humanité plongeait en vie ralentie. Barnabé se remémorait les brouillards de la préhistoire, quand l'humain n'était pas encore apparu. Selon la Mère,

les secondes s’écoulaient deux fois plus vite, car la gravité des lunes était moins influente. Comment le cœur pouvait-il suivre un tel rythme ?

Un bruit sourd résonna à travers les corridors. Barnabé sursauta, puis se ressaisit. Fernand était aux aguets. Barnabé le rejoignit mentalement, comme on rejoint un refuge. Et il comprit. Les mois derniers, on avait déploré plusieurs disparitions d’humains. Leur enveloppe corporelle était introuvable. On ne décelait plus leur signal mental, ce qui faisait conclure à la mort du cerveau. L’affaire préoccupait gravement la Mère.

La veille, une famille s’était à nouveau volatilisée. Cependant, leur signal mental persistait.

Les traqueurs cérébraux l’avaient pistée jusque dans les égouts de la Grange. Désormais, il incombait aux gardes de s’y aventurer...

Fernand descella la plaque magnétique et s’engouffra dans les profondeurs avec Barnabé. Ils atterrirent dans un cloaque fangeux, hanté par une puanteur écœurante. Des chaos de roches tendaient leurs formes confuses autour d’eux ; des enchevêtrements de grottes et de cavités creusaient les fondations de la Grange. Ils avaient

craint de se heurter aux ténèbres mais les façades de pierre exhalaient une phosphorescence étrange. La vision même de cette lumière électrisait leur poitrine. Barnabé ne saisit tout d'abord pas le sens de ce malaise. Aussitôt la Mère s'adressa à lui. A lui ?

La voix du peuple résonna dans ses poumons. Ce bien-être au creux de sa tête ne devrait jamais plus connaître d'accalmies maintenant qu'il avait découvert l'émotion de converser seul à seul avec la déesse !

La Mère le mettait en garde. Des dépôts de pierre d'égrégore formés dans chaque anfractuosité, voilà ce qui respirait la clarté. La Mère accumulait ses déchets de fonctionnement sous cette forme. Au bout d'une trop longue exposition, la pierre d'égrégore était nocive pour l'organisme, sinon mortelle. Ces radiations envenimaient l'esprit, et finissaient par ronger entièrement les centres nerveux. Si bien que personne n'osait plus descendre dans cet endroit maudit. Leur exploration s'achèverait au lever du jour. Aussi n'avaient-ils pas à s'inquiéter pour leur santé.

Ils se mirent en marche le long des tunnels glissants. Les rivières souterraines étaient tapies dans leur lit à leur approche. On en surprenait le bruit du ruissellement. Çà et là, des

canalisations s’étendaient. Des conteneurs dormaient aux pieds des ascenseurs désaffectés, datant de l’époque où l’on avait essayé de robotiser l’installation.

Les androïdes devaient être plus tard déclarés Horlas par la Mère. Il avait alors fallu les exterminer. Tous les contingents étaient neutralisés aujourd’hui. Ou exilés avec les êtres sans âme.

Soudain, ils entendirent quelque chose gratter dans les environs. Ils fondirent en direction des conteneurs. Une grande forme s’en extirpa, et bondit hors de portée. La chose s’enfuit vers sa retraite, au cœur des alvéoles en face. Les deux humains se lancèrent à sa poursuite. Ils n’eurent aucun mal à retrouver sa trace ; il signalait sa présence par des grognements inarticulés. Tout à coup, sa voix s’éteignit. Fernand et Barnabé se tendirent, à l’affût.

Les voûtes des arches en pierre oscillaient presque sous la peur ambiante. Ils retenaient leur souffle. Barnabé aurait souhaité voir le temps se bloquer et repartir en arrière. L’iris de son œil se dilata brusquement. L’inconnu surgit à leur hauteur. Il jeta un rocher à la face de Barnabé. L’humain roula à terre, évitant de justesse de se faire éclater la boîte crânienne. Fernand asséna

un uppercut au monstre, qui s'effondra.

Ils se penchèrent sur leur agresseur inanimé. Il leur ressemblait atrocement. Ses traits étaient émaciés et les traits hirsutes d'une barbe noire couraient sur ses joues. Ses cheveux longs laissaient une traînée poisseuse entre leurs doigts, la poussière sombre qui encrassait sa figure les fit éternuer. Cet être ne *pouvait pas* provenir de la Grange. Une combinaison verte rudimentaire le revêtait, partant en lambeaux par places, les taches y dessinaient des motifs infâmes. Cette créature portait sur son corps un remugle qui les repoussait. Fernand conserva son sang-froid. Il sortit le dispositif de bio-analyse de sa mallette, ceignit l'un des anneaux à son front et para son prisonnier de l'autre diadème.

Des éclairs ténus passèrent entre les deux esprits. Fermant les paupières, sa respiration réduite à quelques soupirs, Fernand entama son rapport à la Mère. Barnabé ne manqua pas un fragment du commentaire hypnotique, avide de connaître la vérité : « L'individu possède un organisme similaire à celui d'un humain, bien que dégradé par une hygiène lamentable. Il possède une Mère très diffuse, filamenteuse. Les siens ont élu domicile dans les égouts il y a plusieurs siècles. Ils n'opèrent aucune symbiose. Ils se nourrissent de rats et de mycoses, les éléments même qui véhiculent le mieux les

radiations d'égrégore. Ils en sont tous gorgés, d'une telle dose qu'ils devraient tous être des cadavres. Leur survie est inexplicable. Ils sont effroyablement primitifs… Personne ne porte de combinaison régulatrice. J'ignore comment ils se sont procuré leurs hardes. Ils se les transmettent de génération en génération et leur intellect est réduit au point qu'ils confondent ces vêtements avec un pelage… Mère, prenez pitié d'eux. C'est une civilisation inédite, un peuple de régressifs juste sous les pas des humains… Nous ne nous en étions jamais rendu compte. Voilà des siècles qu'ils luttent contre le trépas à notre insu… » .

La Mère envoya aussitôt un bataillon en renfort. Fernand et Barnabé reçurent l'ordre de rester à les attendre. Ils avaient une dernière mission à accomplir seuls. La foudre jaillissant du front de Fernand gagna en ardeur. Barnabé s'immergea dans la même pensée. Tous deux suivirent les ramifications de la Mère archaïque… Des rails électriques pénétrèrent leur âme jusqu'à la transcender. Au fur et à mesure qu'ils approchaient des synapses majeures, le chemin était de plus en plus pénible, tant ces longueurs d'onde neuroniques leur étaient étrangères.

Enfin, un écran éblouissant se plaqua sur leur vue. Ils avaient rejoint le repaire des primitifs. Une cavité colossale taillait ses reliefs

dans les entrailles blessées du monde. Là, serrés les uns contre les autres, les régressifs étaient rassemblés par milliers. Mer instable de visages qui levaient leurs yeux marrons, vertigineux, vers les stalactites. Aucun ne possédait de langage structuré. Ils s'exprimaient par râles ou par beuglements, quand ils ne laissaient pas parler les poings. Des femelles erraient entre les files d'affamés, distribuant la bouillie de champignons. Elles se hâtaient dans leur besogne, car elles recevaient des morsures. Pourtant, qui aurait osé mordre de tels déchets, qui pouvait apprécier la chair de ses amas, en loques couvertes de boues ? Leur toison désordonnée masquait leurs traits, elles étaient recroquevillées, informes, drapées dans leur misère pour se défendre de la fureur des mâles. Parfois, quelques larmes hydrataient leurs joues, dernier signe d'une sensibilité déchue.

Un ruisseau verdâtre étirait son flot au milieu du domaine. Une cohorte d'enfants s'y abreuvait, ignorants du danger. Leurs pieds étaient meurtris par les graviers, et par les longues fuites pour échapper aux fous.

Un môme gigotait dans un coin, s'acharnant sur les derniers débris accrochés à un os. Un tibia humain.

Comme canalisée par une intuition morbide, la vision se déporta lestement vers la gauche. Elle leur révéla ce qu'ils auraient préféré ne pas découvrir. Cinq humains s'étreignaient au centre d'un cercle de pierre, parmi d'autres ossements. Les primitifs les surveillaient étroitement, et leurs bifaces acérés interdisaient chaque geste trop ample de la part des captifs. Plus grand-chose ne persistait de leur fierté passée. C'était la famille disparue la veille. La femme posait sa tête chauve au creux du cou de son mari, les trois enfants se suspendaient aux mains parentales, terrorisés par l'idée de les quitter, pétrifiés. Aucun n'osait dire un mot. La femme s'était endormie. La beauté s'épandait, douce, sur son visage. Puis un sursaut, un infini espoir s'allumait au creuset des yeux bleus, orange ou jaunes. En vain. Leurs combinaisons régulatrices ne les alimentaient plus, ils étaient incapables de contacter la Mère et s'estimaient abandonnés.

Ainsi, les rats et les mycoses ne suffisaient pas aux indigènes ! Leur faim insatiable les avaient rendus anthropophages ! Ils avaient commis l'erreur de n'avoir pas tué leurs dernières proies aussitôt, dans l'objectif de constituer des *réserves*. Sinon, jamais la Grange n'aurait soupçonné leur existence. Ils auraient continué à massacrer la population en toute impunité.

Maintenant, les primitifs n'inspiraient plus aucune miséricorde à Barnabé mais un dégoût viscéral. Ce dégoût s'élevait du fond des humeurs de la terre et balaierait cette marée carnassière !

Un groupe de régressifs moins déguenillés que les autres surveillait l'assemblée depuis un monticule granitique. Un mâle robuste confectionnait une sagaie. Sous sa barbe et ses cheveux longs, on devinait une certaine finesse d'expression. Arsène, le chef de la grande meute. Son charisme éloignait ses rivaux de Hapt, sa femelle. Hapt n'était guère plus noble que ses consœurs. Toutefois, elle se tenait très droite. Ses seins se galbaient en ondulation ferme, tout son corps se maintenait dans sa candeur avec une certitude surprenante. Elle était la plus loquace, et grommelait sans cesse. Tout au moins des sons articulés parvenaient des longues mèches ruisselant sur ses joues.

Elle les écarta, dévoilant un visage défiguré par la graisse et les particules d'égrégore disséminées, quasi mouvantes, pareilles à des nuées.

Ses yeux verts, profonds d'une douleur intense, se tournèrent vers eux, et transpercèrent la membrane télépathique. Elle avait pressenti leur espionnage. Elle tranchait ses ennemis

invisibles d'un regard accusateur, charriant la brutalité et la hargne des âges, la clairvoyance ultime.

Barnabé se déroba au spectacle pour ne pas perdre la raison. Comme un régiment arrivait, il se détourna. La Mère avait transmis les informations à leur capitaine. Il mènerait les opérations à présent. Il réquisitionna Fernand et Barnabé pour les aider et leur donna une hache à tous deux. L'engin était muni de nombreux pistons associés au manche pour amplifier les coups. Il les instruisit également dans le maniement des décharneurs. Le décharneur imitait la structure d'un fleuret. La lame vibrait d'étincelles. Une simple impulsion de la main, démultipliée par la colère de la Déesse, dégageait un ouragan de pouvoir bleu. Alors, l'atmosphère devant le combattant dissociait tout tissu organique qui n'abritait ni âme ni intelligence élaborée. L'arme absolue.

« Simple mesure de sécurité, observa le capitaine avec une moue austère. Le diagnostic de la Mère est formel. Les mangeurs d'hommes sont totalement dépourvus de société, de conscience et de compassion. Ce sont des Horlas. ».

Voyant ses doutes confirmés, Barnabé se sentit soulagé. Malgré tout, l'envie singulière le

prit de vérifier la nature réelle des régressifs par lui-même. Il se connecta aux neuro-réseaux annexes. Larges couloirs d'archives que la Mère ne contrôlait pas. Il manqua de défaillir sous la pression fantastique de tous les souvenirs humains. Les sourires aux mariages, les fêtes en cavalcades, la peine sur les charniers. Ils s'accéléraient dans son esprit en un déroulement interminable. Enfin, la chute freina et l'Histoire lui conta les faits de sa voix douce-amère :

« Divergence d'évolution de l'espèce Homo sapiens cogito :
Officiellement, toute la population humaine est recensée à la Grange. Si l'on excepte les hypothétiques rescapés des Marches. Il y a cinq siècles, lors de la Ruée Noire des Horlas sur la Grange, les colons des Marches tentèrent de regagner la cité grâce aux transferts intercontinentaux. On ignore la cause de l'accident qui provoqua la perte de l'expédition des Marches. Leur transfert se rompit à quelques dizaines de kilomètres de leur abri, et leurs signaux mentaux s'évaporèrent. La déesse les déclara disparus, assimilés par la masse Horla. En réalité, il était fort probable qu'il y ait eu des survivants. D'après les experts en histoire naturelle, des humains coupés du reste de la civilisation pendant plusieurs siècles, privés de Mère, peuvent tout à fait subir une évolution très différente et éventuellement engendrer une

nouvelle espèce. ».

Barnabé se mit à *réfléchir*. Il sentait les bras de sa Mère s'insinuer en lui. Pour la première fois, il les éloigna, éprouvant le besoin d'être seul. Après tout, le transfert avait pu être juste dévié et sa coque aurait perforé le pic de la Grange, s'écrasant au fond des égouts. Ainsi, les régressifs auraient les mêmes ancêtres qu'eux. Pourquoi leur refuser toute essence d'humanité ?

L'affaire se compliquait horriblement.

Il ne jugea pas bon de faire part de son appréhension aux autres, et les suivit vers l'antre des anthropophages...

Ceux-ci poussèrent des cris de terreur à la vue de la milice humaine. Leur gibier venait à eux. Même si la horde était cent fois plus nombreuse que le régiment, leur lâcheté leur inspirait la méfiance. Les soldats dissuadèrent tout primitif de s'approcher à moins d'un mètre d'eux. Durant le long intervalle d'un instant, les deux races se dévisagèrent. Le silence plombait l'air. Un gigantesque voile était tombé sur les regards où l'on ne pouvait plus départager la stupeur de l'effroi. La famille tomba à genoux. Puis le capitaine se ressaisit. Il marcha en avant de sa troupe et interpella Arsène par télépathie. Une tristesse intarissable sembla s'abattre sur le

maître des primitifs. Comme si lui seul gardait la mémoire de ses origines et craignait le retour de ses aïeuls depuis sa naissance. Il accepta l'invitation du capitaine, marcha jusqu'à sa hauteur. L'humain accompagnait son interrogatoire mental de ses mains, avec des gestes saccadés. Arsène secouait la tête, il remuait les lèvres sans résultat, désespérant de réinventer le secours du langage. Barnabé discernait mal le contenu de leur conversation. La Mère avait brouillé les lignes de pensées. Seuls les faibles accents psychiques d'Arsène lui parvenaient : « Pas remonter... Sans défense... Trop faim... Arrêterons si aide... Simplement nourriture... Oubliez... Finir en paix dans ce trou ! Enfin ! ... Pas supprimés... Saurons résister... ».

Le Capitaine s'écria : « Impossible de négocier avec ces barbares ! » . Arsène esquissa un retrait. L'humain se crut menacé. La hache s'abattit.

Du haut de son promontoire, Hapt hurla. Son cri traversa les plaies de la soudaine apocalypse, lacéra les assistants à même la peau. La démence entière montait de la gorge, si éraillée, de la jeune femelle démantibulée ; sa plainte était le crissement de ses os.

Les os du crâne disloqués, le sang dans son évasion rompt les liens du visage,

le corps tombe, ses tendons arrachés, dans le fracas du squelette pulvérisé ! Insoutenable !

Pourquoi s'être battu pendant vingt ans, au jour le jour avoir déjoué les périls de ce ventre hostile, avant l'anéantissement final avoir relevé son prochain invariablement, pour vivre cela, cette destruction, rester en vie mais livrer son âme, la moitié de son corps, son cœur tout à la fois ?

Chancelante, ses yeux ne retenaient plus ses pleurs, en serpents acides descendant sur elle. Le sommet de la planète et son centre fusionnés l'enserraient entre leur arc.

Elle ramassa une pierre au hasard. Déployant une force inattendue, elle toucha sa cible aussitôt. Sa cage thoracique enfoncée, le capitaine tourbillonna.

« Décharneurs ! », ordonna Fernand.

Les gardes obéirent instantanément. Un maelström de délire submergea les primitifs aux alentours. La magie turquoise défonça leurs portails mentaux. Dans un plongeon de geignements, Barnabé vit les corps se renverser, malléables, tordus par le maléfice. Leurs combinaisons voltigèrent en charpie.

Dessous, leur peau se désagrégeait, les organes se contractaient puis soudain affreusement noircis implosaient, filaient liquides entre les côtes effritées, tout se disloquait sous l'assaut du séisme.

Barnabé chercha à regarder ailleurs. En dépit de ses efforts, ses yeux restaient béants sur le carnage, il souffrait à son tour le déroulement des épidermes, le sang hors des veines éclatées, se dispersant aux cerveaux qui fondaient, en chuintements !

Sur toute l'étendue des primitifs survivants, une clameur épouvantée circula. Tous refluèrent en désordre. N'importe où hors de l'enfer qui irradiait l'arène, s'échappant par les multiples alvéoles, sautant au fond des trous.

Hapt bondit au milieu d'eux. Ils couraient en sens opposé, risquant de la piétiner. Elle empoignait ceux qui se précipitaient à proximité et s'époumonait. Ses mouvements frénétiques les dirigeaient, rameutaient une armée grossissante à ses côtés. Le vacarme n'était encore pas assez inhumain pour couvrir ses cris, flottant irrémédiablement au-dessus des hystéries, des rugissements charognards.

Dépassant les flaques organiques, les humains sprintèrent, vomirent le néant en avant.

Au lieu d'être désintégrées, certaines victimes explosaient, leurs restes partaient en tous sens, éclaboussant les habits, les cavernes. La température des lieux s'élevait à une vitesse horrifiante, les chasseurs de la Grange n'en subissaient aucun effet. Ils continuaient leur poursuite, implacables.

La course dégringolait vers les abysses du sous-sol. Même si les soldats en tuaient un nombre croissant, d'autres apparaissent de chaque coin du labyrinthe, enflant la file qui se hâtait au rythme de Hapt, des battements de son cœur, des vibrations de sa foi, assourdissantes.

En avant-garde, un militaire appuya encore sur la gâchette de son décharneur. Cette fois-ci, seuls quelques anthropophages furent annihilés parmi l'écran grouillant de leurs congénères. Les humains renouvelèrent leur attaque. Le compte des victimes s'amenuisa.

Ils résistaient aux décharneurs. Leur enveloppe corporelle ne cédait plus à la déflagration psychique. La conclusion était d'une rapidité déroutante : Barnabé sentait leur intelligence se libérer. Leur Mère se complexifiait à toute allure, peuplant les moindres interstices télépathiques. Sous leurs yeux, une volonté inendiguable s'assemblait pour investir l'esprit de chaque régressif. La trame de cette espérance se

reconstituait à partir de rien, juste la tension de ces âmes avortées vers leur flambeau, Hapt, élancée, guerrière superbe, aux lignes farouches inscrites par-delà la foule. Elle était la solidarité antique. Cet insignifiant canevas de fibres et de souffles venait de sauver sa patrie entière de la préhistoire.

Dès à présent, les humains n'avaient plus à éradiquer un peuple mais une vie unique, titanesque !

Ils affluèrent tous vers une autre chambre souterraine, si énorme que l'œil n'en pouvait apercevoir les limites. Une tubulure immense s'encastrait dans le roc pour puiser à même le magma planétaire et remontait audacieusement jusqu'à la Mère qu'elle alimentait. Le ronflement de la Machine se répercutait dans toutes les poitrines, avec des expirations de dieu. Depuis plusieurs mois certainement, les naufragés des Marches avaient entamé la carcasse de la bête à coups de pierres, surtout au niveau du générateur qui maintenait les soudures. Sous les injonctions de Hapt, les primitifs s'acharnèrent à achever le sabotage. Leurs bifaces mordaient avec une détermination décuplée. D'autres actionnaient des leviers et de lourds blocs chutaient de plusieurs mètres pour balafrer le ver de métal.

Quand le système de sécurité se déclencha, des dizaines de régressifs périrent sous les décharges. Ceux qui en gardaient la force poursuivirent leur tâche, frappant en coups synchronisés, méprisant la fatigue.

Trop tard pour éviter le désastre. Les décharneurs étaient désormais totalement inefficaces. Le conduit se scinda en deux et comme la pompe à magma était située plus haut, le flot enflammé retourna au fiel terrestre.

Les millions d'êtres humains assistèrent à l'agonie de leur tendre Mère. Au sein de son palais énergétique, la Déesse gémit, sur un ton plus assassin que n'importe quelle extinction de soleil. Quand son corps s'affaissa sur lui-même, chacun put vivre son martyre, propulsé au-delà du ciel par la douleur. La lumière en hécatombes répandit un anneau qui embrasa l'infini de la Grange. Au creux des cavités crâniennes, l'Âme immuable fut dissoute. Comme un contact physique, son suprême élan de rédemption toucha l'humanité avec une peau virginale, le réconfort d'un ventre, des jambes allongées, un intérieur prêt à se faire le réceptacle de toute angoisse. Aux nœuds mêmes des gènes, son sanglot et sa nuit imprimèrent leur fresque. Pour la fin des temps.

Pendant un millénaire, elle avait soutenu chaque arcade et chaque fondation. Sa mort lâcha toute attache entre les piliers, les routes aériennes, les dômes ciselés. Les silos se fissurèrent. Sur des kilomètres, un craquement parcourut la cité, foudroyant les ruches d'habitation, martelant puis réduisant les murailles en poussière. Le tremblement de la planète rappelait à la pesanteur les esplanades vertigineuses, les ponts suspendus. Jadis, pour accueillir toute la volubilité humaine, la Grange avait dressé son armature sur des hauteurs de montagne. Aujourd'hui, elle redescendait vers les précipices d'où son métal était issu.

Le sang des hommes broyés essaima le tonnerre du cataclysme, défiant les incendies qui purifiaient les lieux, les colonnes de brouillard retombant sur les décombres.

La suite fut encore pire. Horreur inimaginable, sur les ruines endormies, tous les sons s'étaient déjà dissipés.

Les soldats étaient immobiles, prostrés. Leurs organes fonctionnaient au minimum vital. La combinaison de Barnabé était trempée de larmes.

Les anthropophages clamèrent si fort leur victoire que l'armée fut tirée de son coma.

La seule chose évidente à faire : venger cet holocauste, cette expérience qui dépassait la mort et la tuait pour propager la souffrance absolue, la possibilité de ressentir le décès de chaque innocent et ne jamais mourir soi-même pour s'affranchir de la malédiction, toujours périr une nouvelle fois, sans aucune chance de salut !

Fernand enjoignit ses frères à utiliser les haches à vérin contre les Horlas. Les dernières bribes de télépathie commune s'accordèrent pour cet objectif unique : sans Hapt, les primitifs auraient été vaincus. Hapt était leur diabolique inspiratrice. Ils devaient l'éliminer pour de bon. Ils se lancèrent dans la mêlée avec des cris de guerre, des barrissements.

Ils escaladèrent les falaises pour la rejoindre, atterrant ses protecteurs sans relâche, ruant sans répit. Elle s'en allait par les tunnels étourdissants, les élancements des ravins, perdant sans cesse du terrain. Sa garde était toujours plus clairsemée. Soit les primitifs partaient dans d'autres directions, soit ils tombaient sous le courroux des humains.

Elle monta sur une épine à l'altitude désarçonnante. Cela débouchait sur un canal de faisceaux incandescents grimpant vers la surface.

Tous l'avaient délaissée. Elle se retourna une unique fois. Son regard vert mortifia chacun de ses poursuivants.

Barnabé courait en tête, aux côtés de Fernand. Le crime de Hapt le répugnait. Elle était l'enfant du meurtre, l'incarnation de la rancune animale. Il abhorrait cette forme de vie avilie, poussée dans ses ébats par la déraison et les mécanismes métaboliques. Elle avait consommé sa viande à cent reprises, sans jamais en retirer de remords. Hors de toute idée de revanche, il se devait de la tuer. Car une telle conviction dans la sauvagerie ne méritait pas d'exister. Une déchirure du réel, du possible, une simple et terrible erreur que la planète allait rectifier pour ne pas freiner sa ronde, encenser les terres de force et de consolation.

Quelle abomination était ainsi douée pour provoquer à elle seule un tel génocide ? Sa volonté surpassait ce qui avait été conçu auparavant. Sans aucune aide d'une Mère, ni même l'accord véritable de son peuple, elle avait mené son projet à son terme. Elle ne pouvait dépendre des contraintes extérieures qui enchaînaient les humains.

Elle était... autonome.

Elle possédait le pouvoir de dompter son destin. Elle était sourde aux supplications de la planète. Elle réalisait ce qu'elle jugeait digne, tandis que les humains avaient cédé tout pouvoir de décision à la Mère.

Pendant tous ces siècles, nous étions des somnambules...

Hapt détenait le secret de la vraie liberté. Elle savait commander à ses instincts, elle écoutait d'abord son âme avant d'entendre les avis de son environnement. Sa croyance se consacrait à un Dieu invisible, dont elle seule souhaitait l'existence. Il n'était pas présent pour diriger ni pour expliquer la Nature mais pour combler son manque à être, sa soif de spiritualité, légitimer son rêve de paix universelle.

La femme renfermait tout à la fois la commisération pour les infortunés, le vœu de la puissance, l'éveil.

Barnabé ne la percevait pas grâce à une quelconque télépathie. Elle était transparente. Tout était si clair en elle. Son âme fusait à travers les barrages mentaux les plus solides.

Pourtant, l'armée humaine n'arrêtait pas sa traque.

Hapt était épuisée, elle n'aurait pas la force d'atteindre le canal.

Soudain, Barnabé se servit de sa hache. Les débris de Fernand s'éparpillèrent en l'air. Le meurtrier distingua très bien la tête qui roulait à ses pieds. Sans réfléchir, il mit tout son désespoir dans son attaque contre ses frères, sachant le dialogue inutile pour le secours de Hapt.

Il tua trois soldats avant qu'une lame ne vienne lui équarrir le front. Il perçut le détachement successif de ses neurones, la longue chaîne vrombissant dans son cerveau avec des gerbes blanches. Toute sensibilité quitta ses membres, à part sa mâchoire qu'il sentit durcir un moment. Puis une douleur illimitée, une brèche sanglante, une infime parcelle de seconde.

La sensation extrême du néant, un silence insondable à vous rendre fou, ne l'assiégea pas plus longtemps.

Comment cela était-il concevable ? Il était témoin de sa mort !

Hapt avait sauté dans le vide. Le sacrifice de Barnabé avait servi. Portée par la démesure du ciel, Hapt s'envolait, tous ses traits exultaient de grâce. En l'apercevant, on se croyait capable de vivre un peu son extase.

Elle, la sauvageonne Horla, la déesse de la boue, se faisait la chair des sphères vivantes. Nue, sublime dans son ascension, son sourire, ses yeux tuaient presque de les fixer, baignant au phare de la splendeur éthérée. Son chant s'infiltrait dans les cœurs, annulait le musical, élargis à tous les sens fusionnés en une même lucidité.

Barnabé mourut dans son visage. Ce jour-là, il comprit qu'il ne saurait plus jamais aimer avec un tel oubli de sa personne, un tel entrain à donner ses moindres pulsations pour exaucer son absence affective.

Il n'était pas mort. Personne n'était mort. Evadées des enveloppes corporelles, les millions d'âmes étaient ivres de Hapt, se réincarnaient en son sein, éternellement, dans le futur et dans le passé.

Hapt s'était sanctifié Mère. Les humains de la Grange, les humains des Marches, les yeux emplis de blancheur, spectres déversant l'incommensurable diversité des teintes, étaient transverbérés avec elle dans la première Prière, celle qui débutait aux chagrins de la Préhistoire pour s'achever au Ravissement. La Prière parlait des gens, de l'amour qui s'échangeait. Puis chacun chantait ses désirs et ses afflictions, sa façon particulière d'aimer l'autre pour recevoir

à son tour, jusqu'à en crever la voûte du firmament. Le peuple de la Grange préférerait la concertation, l'accord des intelligences, à l'aliénation qui avait été la leur. Ils refuseraient d'être le bras d'un tyran omniscient. Les régressifs renonceraient au conflit permanent, adopteraient le dialogue avant de frapper, retrouvant la sagesse qui s'était atrophiée lors de leur regroupement en meutes. Et tous accepteraient de réfléchir avant de léguer leur avenir au hasard, ils seraient gouvernés pour ne pas sombrer dans l'anarchie, mais sauraient porter un regard critique sur l'autorité. Leur société ne serait pas parfaite. Peut-être ne survivrait-elle pas à l'éventuelle extinction de Hapt. Le crime reprendrait sa place à la Grange. Les primitifs perdraient beaucoup de leur chère liberté. Ils reviendraient à la politique, aux émeutes, aux affrontements des mots et des chairs. Cependant, plus rien ne serait jamais figé. Les sensibilités se combineraient pour créer un nouvel espoir. Celui qu'un jour, au bout de toutes les guerres, les famines et les hantises, vienne l'entente totale entre chaque cœur mutilé. Cet accord ne pourrait avoir lieu sans être fondé sur le bien, l'égalité et la plénitude de l'esprit, entièrement conscient de lui-même, sans contrôle extérieur ou intérieur, suivant la voie commune uniquement lorsque cela serait juste. Jamais le chemin n'avait été plus tortueux, l'obscurité plus difficile à filtrer. Jamais aussi proche du but.

Au dehors, la foule des Horlas scintillait d'une intelligence réalisée. Les mammifères gigantesques des toundras, les androïdes, les bactéries malades, les vampires, leur religiosité inondait le monde, proclamant de concert l'avènement de leur dieu et scandant avec les humains le retour de la conscience, de la genèse, de la création qui évolue vers un but.

LE CHANT DES DAMNÉS

Pendant que les dieux rêvent sous les colonnes de varech, alors que les sylphides inhumées se sont tues, s'élève à mes oreilles un message étrange.
C'est une histoire plus bas que la Terre, engendrée par les tourments que bredouillent nos âmes.

A la cour des rois félons, le rire est une défense, l'orgie dissout les vapeurs ensommeillées de l'ennui.
L'hymne des entrailles ouvertes traverse le défilé des mets sur la table, entraîne les effluves envoûtants pour un ballet effréné de saveurs.

L'ouïe est sans cesse sollicitée par les vociférations des parleurs, quand s'enflent les brames des discours avertis qu'ont échauffé les boissons.
Les hoquets des ivrognes tempèrent la symphonie des toiles d'araignées.

Le bouffon dans un coin, pitoyable chiffon de couleurs, fredonne son amour pour une fille de passage.

Le charabia du frelon brise la voix des lustres.
Le trouvère continue sa rengaine ; hélas personne ne l'écoute.

Les hanaps de vin tintinnabulent d'allégresse, prêts à vous engloutir dans leur folie.
De fragiles vaisseaux partent le long de leurs regards, se débattent, implorent et expirent, prisonniers d'une mer démontée.

Femmes, le frémissement de vos gorges déployées est un parfum suave sur nos cœurs.

Les condamnés, qui font face à la mort près du tremplin, pleurent d'extase.
La musique des bijoux sur les robes des princesses se mêle à l'harmonie dorée de leurs sourires, pour noyer les esprits de tempête.
Leurs danses piétinent les tombeaux où gémissent en silence les amants qui se font poussière et boue.

Les borborygmes des grenouilles derrière le cristal des verres rebondissent contre les parois du palais décrépi qui tressaillent d'anxiété.
Le seigneur regarde au bout de sa fourchette l'insecte vrombir lorsqu'il atteint les flammes de la bougie.
Les cheveux humides entonnent leurs mélopées éperdues de vent, puis s'abîment contre la table avec un souffle amer.

Le maître prêt à mourir prolonge son gargouillement impie dans son grabat, ses infâmes courtisans le caressent puis ricanent de

joie. Le roulement de ses orbites sèches accompagne encore un instant leurs douces flagorneries.

Le peureux inspire en saccades angoissées l'air soudain devenu si bruyant.

Alors que psalmodient les moines rassemblés au fond de leurs cloîtres, tous les sens sont émus par la litanie de la jeune esclave dans la cage.
Et les frous-frous circulent auprès des joues embrassées, enflamment, glacent ces reflets humains sur le point de fondre à la chaleur du banquet.

La vieille aveugle aux paroles mélodieuses est lasse de conter ces histoires de trônes moisis, du haut desquels tant de souverains ont chuté, dont l'agonie se répercute jusqu'aux confins de la nuit.
Le vacarme de ceux qui mastiquent, le fracas de ceux qui dévorent.

Les cliquetis de l'ivresse déchiquettent les chairs.
Leurs yeux hagards, comme des pétales fanées, hurlent leur soif de débauche.
Les monstres grognent et malmènent leurs geôles, leurs vocalises étouffées transpercent l'atmosphère en volutes déchaînées.

La vierge pure lance son écho glacial droit au ciel, pour se confondre avec les étoiles, tandis que sanglote le martyre des torturés.

Ceux qui sont à même de perdre connaissance couinent ou jappent, les stalactites de leurs larmes se mirent aux flaques d'eau qui martèlent le sol.
L'émissaire tombe frappé par les chuchotis de l'assassin, mettant en marche l'orgue lugubre, et un requiem hérétique de décoller en force, geindre puis s'éteindre évanoui dans les accents même de sa démesure.

Le trop bavard danger cille de vertige en vertige, tressaute partout où dominent encore les grincements de la pénombre.

Le sang s'écoule en vibrant sur des veines d'acier, ses clapotis sinistres résonnent longtemps au sein des mémoires.
Les fragrances endormies à la surface de leurs lèvres sourires poursuivent leur complainte entêtante.

Le festin se tord dans un brouhaha informe : tout le monde oublie les motivations de sa venue, seul leur reste en tête le refrain de la perdition.

Les anges chantent sur le fil du firmament, leurs ailes d'éther bruissent furtivement. Mais par delà les nuages, en dessous des tours aboyantes, on ne les perçoit plus, leur évangile triste s'est fait ignorer.
Les colères des humiliés sont comme des grondements de torrent ; elles ébranlent sans distinction chaque frisson autour d'eux.

Les bibliothèques immolées stridulent leur terreur ; pendant qu'on les rôtit, les lettres murmurent leurs supplices, emportées dans le maelström cacophonique d'un enfer irréel.
Les accords ténus glissent entre les piliers. Et tourbillonnent les souvenirs pour délivrer des nuées de léthargie.

Les plaintes des maudits se précipitent vers la sortie, leurs voix éraillées écartèlent les ténèbres.

Les duchesses ensemble se déraisonnent en opéra, leurs fards à paupières nacrés véhiculent enfin tout un langage de détresse.
Les convives caquettent tous de concert, rythment la cadence givrée des récits ancestraux, croyant pouvoir dissiper leur frayeur. Mais l'on n'échappe pas ainsi à ses démons.

Dans un autre monde, des assemblées de sages parlementent aux pieds des cités d'opaline, pourtant leurs prophéties bafouillent à peine en ces lieux.

Les morts se réveillent pour frapper, frapper ces terriens blasphématoires. Ils braillent la haine et l'aigreur.
Les humains s'époumonent, propulsent fort d'épouvantables cantiques de souffrance qui vont s'éclabousser violents sur les miroirs muets.

Les chœurs de l'expiation pulvérisent ce temple des égarés, les victimes s'égosillent sans espoir quand les bourrasques de l'holocauste s'en prennent à leurs chansons.
La cantate mystique émerge du néant du séisme. Son crescendo vengeur balaie tout derrière son sillage assourdissant.

L'effroi étire les traits des personnages, file sur une partition inconnue, décalée à partir d'une nouvelle unité de temps, aussi étrangère à nous que le gazouillis des rayons lumineux.

Ce visage féminin récite sa prière, perdu juste à côté du tumulte, indifférent aux rumeurs désormais lointaines.

Tout à coup, les sons étourdissants se pâment jusqu'aux lignes d'une ballade légère.

Le professeur referme son livre ancien et précieux, laissant s'échapper un dernier soupir teinté de mélancolie.

NÉ SOUS UNE MAUVAISE ÉTOILE

La Cité, une nuit de février 2001

Sous cette nuit sans lune, le quartier prenait des allures de crypte gigantesque. Ses bâtiments étaient des stèles de goudron. Les flaques d'eau sur les routes étaient les bénitiers d'un cimetière baroque. Au milieu de ces tombeaux difformes, comme un rongeur écrasé par la masse des lieux, Jeff courait à toute vitesse, sans jamais reprendre son souffle. Il savait la terrible chasse lancée contre lui. Il avait épuisé tous les sorts de sa mémoire. Pas un seul ne lui avait permis d'enrayer l'engrenage. La ville entière semblait participer à la traque en silence. Elle repliait les serres de ses ombres sur lui, jetait des culs-de-sac devant sa course, glissait sous ses pieds des couvercles de poubelles, des bouteilles abandonnées, pour le faire tomber sur le trottoir. Sa sueur et son sang le défiguraient. Le moindre de ses os criait sa douleur, mais la peur lui donnait encore la force de courir, plus vite qu'il ne s'en serait jamais cru capable.

Pourquoi ? Pourquoi ?

Pourquoi avoir enlevé le Poignard des mains de la Statuette ? Pourquoi d'ailleurs être allé la chercher dans son Temple des égouts ? Enfin bref, pourquoi au juste être entré dans

l'abominable logique de Dark Flight ?

La trame urbaine se resserrait sur lui...

Toute sa vie, il avait été trop curieux. Trop malchanceux et maladif pour des émotions trop fortes. Toujours, toujours, il s'était lancé à la recherche de ces anciennes légendes qu'on trouvait dans les parties cachées de l'Université, il avait rencontré ses personnages fantasques qui rôdent dans les corridors de certains immeubles. Ils lui avaient révélé de lourds secrets. Certains de ses voyages physiques ou mentaux l'avaient mené trop loin. Et pourtant, il en avait voulu plus ! Il avait voulu savoir ce qui animait les murs hermétiques de La Cité, qui était à la tête du Gouvernement et nous manipulait tous, quel était le langage sans mot que parlent les Instruits. Il avait trompé la vigilance du Sage de Gewdon Street pour lui voler ses Manuscrits, il avait conclu des pactes inavouables avec les Habitants du Métro. Son immonde quête de connaissance (immonde ? Il n'y avait vu que la beauté, la beauté de la curiosité !) l'avait mené jusqu'à Dark Flight. Il avait appris l'existence du But Ultime, faire la rencontre du Détenteur, ce monstre maximal du bestiaire recensé, le Dark Flyer.

S'il avait su ce que le Dark Flyer était en réalité ! Il n'aurait pas cherché la Statuette, il n'aurait pas cette créature abjecte aux trousses !

Il entendit le battement des ailes de la Bête au-dessus de lui.

Le ciel était un abysse.

Seules quelques maigres étoiles palpitaient à sa surface. L'une d'elles, lugubre et glaciale, était une mauvaise étoile, une étoile de malédiction qui le poursuivait depuis sa naissance. Un long brame éraillé retentit à l’horizon, puis se rapprocha à la vitesse du vertige. Le Monstre l’avait repéré. Jeff détala à travers le dédale de ruelles. Il rassembla tout le reste de sa puissance mentale pour ne pas hurler de terreur, tandis que les pattes de l’Être arpentaient les façades des ghettos et le cuir de ses ailes battait les toitures. Dark Flyer jouait avec lui, le contournait, beuglant tantôt à gauche, tantôt à droite pour mieux le désorienter.

Jeff haletait, trébuchait. En pleurant, il récita les Mots de Délivrance et quelques-unes des Syllabes Interdites. Sans résultat ! En fait, les grondements alentours augmentèrent d’intensité. La chose était immense. La lumière des lampadaires disparut sous sa masse. Jeff se tassa derrière un container à ordures, à genoux, et attendit que le Dark Flyer passe sans le remarquer. Quelle folie ! Chez Lui, les cinq sens normaux étaient développés à l’extrême. Il voyait à travers la matière inerte, repérait la chaleur de

son corps, pistait son âme grâce à ses capteurs psychiques !

Jeff brailla d'épouvante. Une pince géante s'était saisi du container. L'animal projeta l'objet à l'autre bout de la rue, puis se dressa, vaste attirail de crocs et de griffes faits d'une écorce nocturne, gigantesque cri à la gloire des Dieux Transplanétaires. Il allait abattre sa faux, prendre sa vie dans une gerbe de tripes arrachées !

"Stop !, hurla Jeff. J'arrête la partie !"

Le Dark Flyer s'immobilisa.

Une silhouette humaine émergea de la pénombre.

« Tu arrêtes ! Et de quel droit ?, lança l'inconnu.
– Mais bon sang, Owner ! C'est qu'un jeu ! D'accord, j'ai perdu ! Mais maintenant, c'est fini.
– Je suis le Maître de Jeu ! C'est moi qui décide !
– D'accord, d'accord, acquiesça Jeff. Toute ma vie, j'ai cherché le meilleur des Jeux de Rôles, le truc le plus stimulant. J'avoue que Dark Flight est insurpassable. Et tu es le meilleur maître de jeu, le plus machiavélique, le plus subtil... D'accord ! Mais maintenant, j'arrête la partie !
– Ah non, Jeff ! Tu as raté ton Jet de Survie. Tu dois être dévoré par le Dark Flyer !
– Mais... Comment t'expliquer... Tes monstres

sont tellement bien faits... En fait, je crois qu'ils sont trop bien faits, ça t'a tourné la tête. Mais... Ce n'est qu'un jeu de rôle ! Ce n'est pas *réel* !
– Qu'est-ce qui te fait croire ça, Jeff ? Prétends-tu pouvoir déterminer la limite entre le réel et le virtuel ? Tu as pris des risques, tu dois payer ! Tu aurais dû savoir que tout jeu de rôle comporte un important facteur de hasard ! Or, avec ta malchance légendaire, tu aurais mieux fait d'éliminer tout hasard de ta vie ! Tu aurais dû éviter les jeux de rôles !

Tu es né sous une mauvaise étoile ! Et elle a dardé sur toi un rayon fatal quand tu as jeté les dés ! Tu as manqué ton Jet de Survie !

Assez causé. Je devrais te punir davantage pour ton mauvais role playing. Toutefois, je me contenterai de ce qui était prévu au départ...

Dark Flyer...

Il est à toi !"

GAME OVER

LA COURSE
À LA LIBERTÉ

Ils sont venus me chercher la veille, alors que je travaillais à l'aciérie.

De toutes les usines où triment les esclaves, l'aciérie est la pire. On peine serrés les uns contres les autres à forger le métal. Toute notre vie. Personne ne se rappelle de la lumière du jour. La chaleur en a tué plus d'un. Les jeunes comme les vieux, tous y passent s'ils restent trop longtemps ici. Dire que les robots qu'on fabrique seraient tout à fait capables de nous remplacer...

Tous les jours, j'avais attendu la venue des maîtres. Je m'étais entraîné dur, à nourrir mes muscles. J'avais appris à me défendre dans les combats clandestins. Il fallait à tout prix que les recruteurs remarquent ma force.

A n'importe quelle heure, j'aurais répondu à leur appel. Ce qui se préparait pour moi en haut aurait toujours été préférable à mon sort dans cette chaudière de l'Enfer.

Pendant les nuits passées à me débattre dans ma cage, suspendu au milieu de mes frères, les éternités de sueur à manier le chalumeau, à traîner des chariots de minerai, ils ne sont pas descendus. Non, ils ont choisi la seule occasion où...

Une poulie se décrocha et percuta ma compagne au dos. Je la pris dans mes bras, j'essayai de lui porter secours... Il n'y avait rien à faire, juste retenir un peu le sang qui s'évadait d'elle, apporter le réconfort à travers la suie de son visage, par quelques paroles.

Les gardes m'attrapèrent par les épaules et me firent faire volte-face. Je la sentis mourir, allongée sur le béton du plancher, au fond de moi...

Mais mes larmes avaient déjà trop lessivé mon crâne. J'en aurai honte toute ma vie, je n'ai pas eu de peine pour elle.

Ils m'ont dit que le Jeu reprenait. J'avais été sélectionné. Il y a dix ans, mes parents aussi sont partis comme çà. Je ne les ai pas revus depuis.

Avec une centaine d'autres esclaves, ils m'embarquèrent dans les grands ascenseurs. On crevait tous de peur en voyant à quelle vitesse les étages des sous-sols se tordaient devant nous, jusqu'à la surface, où il fait frais, où tous les citadins nous espèrent pour leur ultime dose d'adrénaline, le plus terrible mensonge fait à leur conscience...

La course à la liberté !

Ils nous parquèrent dans des enclos avant que çà ne commence. Les soldats nous surveillaient pour éviter qu'on ne se batte.

Je n'en pouvais plus. Dans quelques heures, tout mon avenir allait se décider.

Ainsi, comme tous les trois mois, les autorités avaient fait évacuer les citadins de l'immense ville. Ils étaient regroupés aux sommets des dômes les plus hauts. Depuis là, ils observaient la Course. Grâce aux écrans géants, aux projecteurs d'hologrammes, aux caméras volantes qui circulent dans les rues et filment l'action dans les moindres détails. C'est retransmis sur toutes les chaînes. Les plus grands animateurs commentent ce spectacle obligatoire.

Tous, les retraités, les cadres, les gosses, les mères de famille aimantes, le chien de la maison, assistent à la fête, leur jour de congé, leur première communion, leur Noël. On devrait un peu plus songer au bien qu'on leur fait, quand le soir, ils se couchent heureux, épuisés à notre place, les yeux emplis des émotions de la journée.

Les règles sont simples. Nous sommes lâchés dans la cité. Il faut courir jusqu'à un monument. Il y a un unique gagnant, celui qui arrive en premier. Il sera affranchi, les autres participants retourneront aux mines.

Du moins ceux qui survivent. Car tous les coups sont permis. Il y a aussi le système Equité, une belle abomination. En outre, certains avaient pensé se cacher dans la ville, et attendre que le Jeu se termine pour s'échapper. Mais à la fin de la course, ils diffusent les vapeurs d'oxydite. L'oxydite est un gaz très concentré qui s'infiltre dans vos veines par la bouche, le nez, les oreilles, les yeux. Puis l'oxydite se décondense en air et cet air dans le sang fait bouillir votre cerveau. Au bout d'un moment, l'oxydite, très instable, se transforme en air dans l'atmosphère et les hommes libres peuvent rentrer au bercail. Ça a également eu l'avantage de régler le problème des sans-abris.

Ils continuent à nous envoyer dans les fabriques, au lieu d'utiliser les robots, simplement pour donner un semblant de légitimité à l'esclavage, et approvisionner la Course en concurrents désespérés.

Nous sommes tous postés sur la ligne blanche, le cœur battant, les poumons frappant nos poitrines, sur la mesure de notre terreur. On devait atteindre la Grande Tour à Prismes, à vingt-cinq kilomètres au sud. L'arbitre a sonné le départ. Le coup de feu a retenti, son vacarme s'est répercuté le long de nos torses, pour y imprimer sa marque indélébile.

Je suis parti au quart de tour. Ce départ je l'ai déjà pris mille fois, quand pendant les pauses à l'aciérie, je m'entraînai au démarrage. Ma respiration s'est coordonnée à la perfection avec les vibrations de mon sang, le flux de mes organes.

Les murs des maisons se sont précipités devant moi. Autour je n'ai plus distingué aucun son, ni aucun mouvement, à part, à intervalles réguliers, un des coureurs qui assénait un direct du droit à un autre, le craquement de la mâchoire décrochée, la douleur du corps à terre. Les suivants lui sautent par-dessus, l'enjambent, le piétinent, sans jamais se soucier de savoir si cet obstacle était oui ou non un être humain !

On a couru les uns contre les autres dans l'étroitesse des ruelles, les pieds trempés par les flaques, la peau glacée par l'eau. Au-dessus de nos têtes, le globe aérien de la caméra nous espionne, en bourdonnant. J'ai imaginé l'immense regard des citadins pesant sur nous, épiant nos gesticulations les plus enfiévrées, notre dignité qui s'éteint à grande vitesse. Dans mon inconscient, comme par télépathie, j'ai entendu les rires quand mon oncle devant moi a dérapé et s'est brisé les côtes sur le trottoir, les cris ébahis quand le maître forgeron a sauté par-dessus un pont en partie écroulé, manquant de sombrer dans le fleuve.

On est tous, hommes et femmes, massés, furieux, se déversant à travers les places mousseuses de fleurs, parmi les phares des vitrines, la transpiration nous défigure. Dans un grand moment de calme soudain, personne au sein du peloton ne songeait à faire un croc-en-jambe à son prochain. Le ciel s'est obscurci ; l'atmosphère est devenue plus lourde, comme trop pleine d'amertume. Pendant ces instants, nous n'avons plus été que des machines, les machines à courir, les machines que nous avions tant souhaité voir dans les profondeurs pour que nous soyons libres.

L'horrible système Équité s'est mis en route. Il y avait des vieux parmi nous, de pauvres insectes tout plissés de rides. On sentait leur os s'enfoncer dans leur viande à chaque enjambée.

L'un d'eux, même s'il peinait à avancer, était au milieu d'une multitude de coureurs car ceux-ci s'étaient perdu, ne trouvant pas la route de la Tour aux Prismes. Les grands costauds sont passés à côté de lui comme des bolides. Propulsé par les coups d'épaules, le miséreux valsait en tous sens, n'atteignant pas le sol. A chaque fois, une secousse le repoussait à nouveau. Il avait calciné toute la vie qui gémissait encore en lui. A bout de souffle, il chut à terre sans retour. La ceinture disposée à sa taille explosa, projetant aux alentours des nuées de lames de rasoir.

J'ai vu le trépas du vieillard traverser, équarrir les corps. J'ai entendu les cris de fin de monde de ceux qui avaient le malheur d'en survivre. J'ai juste eu le temps de me jeter à terre et seul mon dos a reçu des impacts. J'ai aussitôt repris la course, laissant le fer manger ma chair, le sang se cailler le long de ma colonne vertébrale.

On est de moins en moins, à présent.

Je suis sûr que sous mes pieds, le labeur a cessé. Chaque unité d'esclaves a été rassemblée devant un vieux poste de télévision vissé au plafond. Tout le monde devait assister au spectacle dans sa pleine ampleur. Pour avoir vécu la même situation, je sais qu'au fond de leurs yeux, derrière les reflets vacillants des images, il est impossible de distinguer le remous d'une quelconque pitié, d'une révolte. Non, il y a juste une crispation intense, une fascination.

Oui, ils sont passionnés par le Jeu ! Chacun a son favori, ils pronostiquent nos performances, ils encouragent, ils huent. Tout le monde a oublié qu'un jour il risque d'être de l'autre côté de l'écran, là où chaque seconde de répit se dispute avec l'ennemi qui la veille vous ramassait alors que la fatigue vous avait atterré !

Dieu, pardonne-moi d'avoir douté de ton existence. Descend vers moi pour me secourir...

Je me rue en compagnie des gars de l'aciérie. Ils me connaissent, savent que je suis le meilleur. Les avenues se sont rétrécies et sous l'ombre des orages, les lampadaires ne bavaient pas assez de lueur. Mes amis les plus chers m'ont coincé au fond d'une impasse. Ils m'ont frappé frénétiquement, à coups de poings, de pieds. Ils m'ont fait ployer sous leur brutalité, j'ai essayé de protéger mes yeux avec mes mains, j'ai craint aussi pour mes oreilles et mon bas-ventre. Les obus des chaussures vous martèlent, c'est tout votre ventre qui se soulève et vous retombe dans la poitrine. Vos articulations, votre squelette, se déforment à toute allure. A la fin, le martyre qui vous écrasait disparaît, vous devenez insensible. Arrivé au point-là, il faut vraiment s'inquiéter. De vastes implosions de couleurs me mitraillent les lobes optiques, j'ai envie de vomir alors que je ne sais plus où est mon estomac. Je voudrais pleurer, m'engloutir au fond de mes larmes comme à la clarté d'une fontaine. Et j'en suis incapable !

Je ne saurai jamais comment j'en ai eu la force. Une impulsion gigantesque m'a relevé. J'ai même eu le ressort d'empoigner un agresseur au hasard. Je lui ai attrapé la tête. Avant qu'il puisse esquisser la moindre riposte, je la lui ai cognée

contre un mur, là, sans m'arrêter, je voulais ouvrir ce fruit hideux, le cerveau à l'intérieur serait suffisant pour me rassasier ! Il a cessé de hurler. Son crâne vient et revient sur l'éclaboussure écarlate des briques. Ses yeux sont totalement révulsés, privés de pupille. Le haut de son visage est ouvert comme du carton. Je ne parviens pas à desserrer mes doigts !

Je suis complètement fou !
Au secours...
Ne partez pas...

Ma mâchoire inférieure rebondit contre mon palais, au rythme de mes sanglots, de ma plainte.

La cité entière a visionné l'esclave puissant à genoux sur le macadam, couvert d'affreuses traînées rouges. Il embrasse la main d'un cadavre à côté de lui.

J'ai entendu des exclamations de joie et j'ai porté mon regard au loin. Les prismes de la Tour cisaillaient l'horizon. Pendant une seconde, j'ai hésité à repartir. Je me suis dit qu'il valait peut-être mieux réintégrer l'aciérie.

Mais aussitôt, je me suis remis à courir. A une dizaine d'hommes, nous nous sommes

entrechoqué dans le sillon de la large Rue d'Honneur, luisante de la sauvagerie des spots, transparente de pluie.

En face de nous, sans se hâter, marchait Suzanne.

Elle était la fille d'un des ouvriers de l'aciérie. Plus émouvante qu'un ange. Son sourire m'a plusieurs fois empêché de renoncer à respirer. Les traits de son visage coulent en message pieux. Ces yeux gris sont évanescents d'une mélancolie aujourd'hui déchue partout ailleurs. Ils lui ont donné un bain, l'ont paré d'une robe bleue qui la redessine à merveille. Un flot est noué à la chanson floue de ses cheveux blonds.

Les principes du système Equité se sont appliqués dans ce cas, définissant à Suzanne un rôle bien particulier. En temps normal, il aurait été inconcevable qu'elle remporte l'impitoyable marathon.

Ils ont donné le pistolet à la petite fille, la petite fille au pistolet. Elle tenait un décarboneur adapté à ses empreintes digitales. Personne d'autre ne pouvait s'en servir.

Le décarboneur cause beaucoup moins de dégâts matériels qu'un arme à feu. Il ne tire pas

de balle, mais son rayon sépare les atomes de carbone qui composent la matière organique. Entre ses jolies mains, le canon brillait en éclat de soleil mort.

Suzanne a appuyé sur la gâchette. Poussée par sa vaste déflagration, une noria étrange, faite d'une couleur inconnue, a enveloppé les autres membres de l'échappée. La lumière les a découpés comme un percement de cœur. Ils se sont dissocié par raies de fumées noires. Je n'ai aperçu d'eux plus que l'eau du corps, intacte, qui a gardé la forme d'un homme une seconde, avant de s'effondrer et de chuter comme une cascade. Avec elle, tout ce qui subsistait d'eux s'est écoulé en cendres sur le pavé !

Incapable de se contrôler, les yeux noircis d'angoisse, elle a multiplié les décharges. Bientôt, tous n'ont plus été que vapeur. Alors elle a stoppé à ma hauteur. Je n'ai pas pu bouger. La mort aurait été si rapide que je ne m'en serais pas aperçu.

Elle me dévisageait, ne parvenant pas à m'exécuter. Elle me reconnaissait.

Nos regards se sont longtemps échangé des bandeaux d'âme. La détresse n'acceptait plus de limite. La tension assombrissait nos fronts, écarquillait nos yeux, en faisait saillir les veines.

Elle s'est mordu les lèvres. Au moment où le sang en a perlé, elle a abaissé son arme.

Tout d'abord, mes pieds sont restés cloués au sol. Puis j'ai récupéré ma vélocité et je me suis enfui à toutes jambes.

Elle avait gagné. Je la voyais déjà s'éloigner à travers les mers éblouissantes, franchir la frontière, inondée par les acclamations du peuple.

Elle est tellement belle, pure… Une fois affranchie, des commerçants riches l'auraient adopté. Elle serait devenue une enfant du bonheur.

Et si, pour être sûre de sa victoire, elle changeait d'avis ? Si elle n'était pas plus digne que moi d'être libre ?

Je l'ai poursuivie sous le couvert des passages dissimulés. Cent mètres avant la Tour, je suis surgi derrière elle. Faisant une matraque de mes deux poings, je l'ai assommée avant qu'elle n'éjecte sa foudre irradiante, j'ai démoli les os frêles jusqu'à être bien assuré qu'elle soit mise hors d'état de nuire. Autour de nous, les caméras vrombissent à l'unisson.

Derrière, la foule ne contient plus son délire !!

Quel magnifique coup de théâtre !

Jamais le Jeu n'a été aussi exaltant.

La catharsis est accomplie...

J'ai atteint le dernier degré d'aliénation,
là ou même la mort connaît un terme,
où le néant s'achève.

Voilà que je passe la fine limite au-delà des prismes qui dardent leur morne incandescence puis que je m'écroule, face contre terre.

Je baise le sel de la planète libre. Je ne perçois déjà plus les silhouettes des organisateurs venus me féliciter...

Je me remettrai de mes blessures. Ma gloire de gladiateur me permettra d'obtenir un métier. Tous les trois mois, l'un des nôtres arrive à la surface. Quelquefois, une femme. Nous nous regrouperons. Au fil des années, nous formerons une famille qu'aucun joug ne pourra désunir. Nous assassinerons les propriétaires d'usines, saboterons les bases des soldats, assiégerons les politiciens dans leurs immeubles de cristal.

Finalement, on les aura tous un jour. Pas un seul ne se soustraira au châtiment. Pourquoi ne pas ramener tous mes frères avec moi ? Et expédier les citadins aux mines ? Pour les faire réfléchir sur notre ancienne condition ?

Ou pourquoi pas, régulièrement, afin que la vengeance soit juste et totale, en choisir certains et les envoyer sur un terrain, dans les villes, les faire courir. Jusqu'à ce que tous en soient dégoûtés, jusqu'à ce que juste un seul n'en sorte de…

La course à la liberté !

Depuis des siècles et sûrement encore pour longtemps, le Jeu poursuit son cycle, sous différentes incarnations, gouvernant les humains, se moquant de leurs révolutions. Car Il est la seule raison de perdurer pour cette espèce maudite de l'engeance divine.

L'ÎLE PERDUE

Je ne saurais exprimer le bouleversement qui me saisit à ce jour. Le récit des événements qui l'ont provoqué vous éclairera peut-être.

La semaine avait été dure au travail. Une grosse commande à expédier, deux collègues en arrêt maladie et un supérieur sur les nerfs. Je n'avais ni ménagé ma peine ni compté mes heures. Mes efforts aboutiraient bien sur une augmentation !

Vendredi fut la pire des journées. Elle se termina à neuf heures du soir sur la fatigue et la satisfaction du devoir accompli. Avant de quitter le bureau, je contemplai mon visage dans la glace des toilettes. Mon sourire couronnait mon dynamisme économique. Les rides prolongeant mes yeux et l'argent des mes tempes me suggéraient : « Encore célibataire à ton âge, il faudrait faire un effort ! ». A quoi bon ? Je n'avais pas le temps de gérer une vie de couple.

Je me précipitai dans la grisaille des rues, vers la gare. Il ne fallait pas rater le dernier train pour chez moi. Mon souffle mourait en panache. A travers les premiers froids de l'automne. Les porches, bouches d'ombre, exhalaient des noctambules. Suspects. Il était temps d'investir dans un logement en ville ou une voiture !

Prendre le train tous les soirs devenait un chemin de croix, d'autant plus que je débauchais de plus en plus tard.

Par moments, je me demande si j'aurais pu mener une vie meilleure. S'il ne me manque pas quelque chose. Mais à quoi bon rêver un autre destin ? L'inassouvi sera toujours notre lot.

Puis la gare, dernier chevet de l'humanité au terme des immeubles. De loin en loin, les trains flottaient sur les rails avec leur mélancolie et leur corne de brume. Les lampadaires noyaient les ténèbres et creusaient des trous dans les visages.

Je regardai l'écran des horaires, et ses destinations où se résument tant d'histoires. L'histoire de celui qui arrivera avec dix minutes de retard et que l'on n'attendra pas. L'histoire de ceux qui ne partirent jamais.

Quai B, indiquait l'écran. Je m'y rendis par l'escalier souterrain, celui où l'on croise des clochards. En transit à perpétuité.

Sur le quai, quelques silhouettes et le vent qui les battait. Venu du néant ou d'un autre monde, une locomotive s'engagea devant nous. Aussi lentement qu'un dernier soupir.

Je me juchai à la porte d'un wagon. En attrapant la poignée, je serrai la main d'un ami. Celui qui me ramènerait dans mon appartement. Mon logis, seul témoin de mon identité. L'appartement vide.

Dans mon compartiment, d'autres regards, fuyant la moindre conversation.

Nous quittâmes la ville, les dernières lumières collées à nous. Un sillage. Derrière la vitre, l'hirsute des arbres se balançait en vagues. A l'horizon, quelques phares.

Devant nous, la nuit. Un abysse.

Des terres la brume était montée en respirant. C'était dans cette mer que nous sombrions. Parfois l'on s'arrêtait à une gare, un havre. Des gens descendaient dans le flou des réverbères, d'autres montaient. Des histoires débutaient et d'autres trouvaient leur point final. Une grand-mère revoit sa petite fille. Elles ne se parleront pas. Mais à cet instant, leurs yeux ont dit ce qu'il y avait à dire.

Lorsque déjà quelques gares eurent jalonné notre traversée, un doute vint m'assaillir. De toutes ses forces. Les noms des gares… Je ne les connaissais pas ! Se muant en certitude, le doute fit craquer quelque chose sous ma peau.

Le vieux fantôme que je croyais avoir tué. L'imprévu.

Je m'étais trompé de quai !

Ils sont tous les mêmes dans l'indifférence ferroviaire. A pouvait fort bien être devenu B sous la tension de mon œil. Et quitte à aller nulle part, à quoi bon ne pas s'égarer ?

Je me saisis de mon portable. Pas de réseau ! On ne capte rien dans le no man's land. Les autres gens… Pourvu qu'ils ne voient pas mon embarras ! Demander de l'aide à un contrôleur ? C'eut été un aveu de faiblesse. La panique secouait tout mon être.

Soudain, sans que j'eusse senti la décélération, le wagon s'immobilisa. Au milieu des embruns. Derrière la vitre émanait une gare. Blanche comme l'île des morts. Le bleu de son nom m'évoquait des sonorités familières. Etais-je déjà venu ici ? Sans réfléchir aux conséquences, je me levai et débarquai.

Aussitôt le train reparti, vaisseau dans l'écume de l'éther, je regrettai mon geste. Plus vieille que les guerres, la gare. Avec ses appentis en guise de récifs, elle était le seul bâtiment émergé. A des lieues à la ronde.

Tout à coup, un claquement me fit sursauter. La lumière lacustre des lampadaires venait de s'éteindre. Sans doute à cause de l'heure tardive. Maudites soient ces gares de campagne et toutes ces créations que l'homme abandonne !

Ne perds pas pied… Tu vas trouver du réseau…
Appeler un taxi…

Les fenêtres avaient des cassures aussi profondes que des fosses. Quand une lampe s'alluma à l'intérieur, elles vibrèrent comme un cri. Une forme !

Je voulus fuir. Mais l'espace autour de moi était si vide que je ne trouvai pas d'issue. La forme sortit par la porte. C'était une femme, dans une robe blanche que mangeait le brouillard et buvait la bise. Son visage avait la folie d'une tragédienne. Surtout ses yeux : des bouches ! A ma vue, elle s'écria, comme si le noir de sa chevelure aurait pu atténuer sa voix :

« Enfin, tu es revenu !
– Mais… Vous faites sans doute erreur, madame !
– Non, non ! Mon amour, ne me reconnais-tu pas ?
– Mais bien sûr que je ne vous connais pas ! Je me suis trompé de train, et j'ai échoué là !
– Oh, après si longtemps, tu es revenu… Je t'ai toujours attendu, tu sais… »

Elle s'avançait, tendant ses bras au bord des larmes.

« Ne m'approchez pas, je ne vous connais pas ! ».

Alors, tel un deus ex machina surgi de la banquise, un train est arrivé en sens inverse. Il s'est arrêté devant nous. Je m'engouffrai à bord. A mon grand soulagement, elle ne fit rien pour me retenir : « Pars, mon aimé, si c'est ta volonté. Mais à jamais je continuerai de t'attendre, toi qui es plus cruel que les dieux ! ». Juste avant de voguer hors de sa vue, je réalisai à quel point elle était belle.

Le train me ramena à la ville et j'en fus quitte pour une nuit à l'hôtel.

Sauf qu'avec les jours, je me suis rendu compte. J'aurais du rester avec elle, ainsi aurais-je enfin accompli ma course.

Mais les dieux se sont joué de moi ! Ils ont tué ma mémoire et m'ont emprisonné dans une vie sans destin. Ce soir-là, je ne sais quelle ironie du sort m'avait reconduit à l'île dont j'étais exilé. Mais malgré son nom, je ne l'ai pas reconnue. Et je n'ai pas reconnu cette femme qui était la mienne.

Pourtant, pourtant, j'aurais dû comprendre, quand au moment de se quitter, elle a crié mon nom :

« Ulysse ! ».